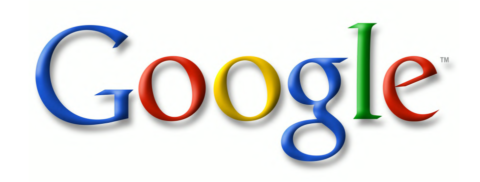
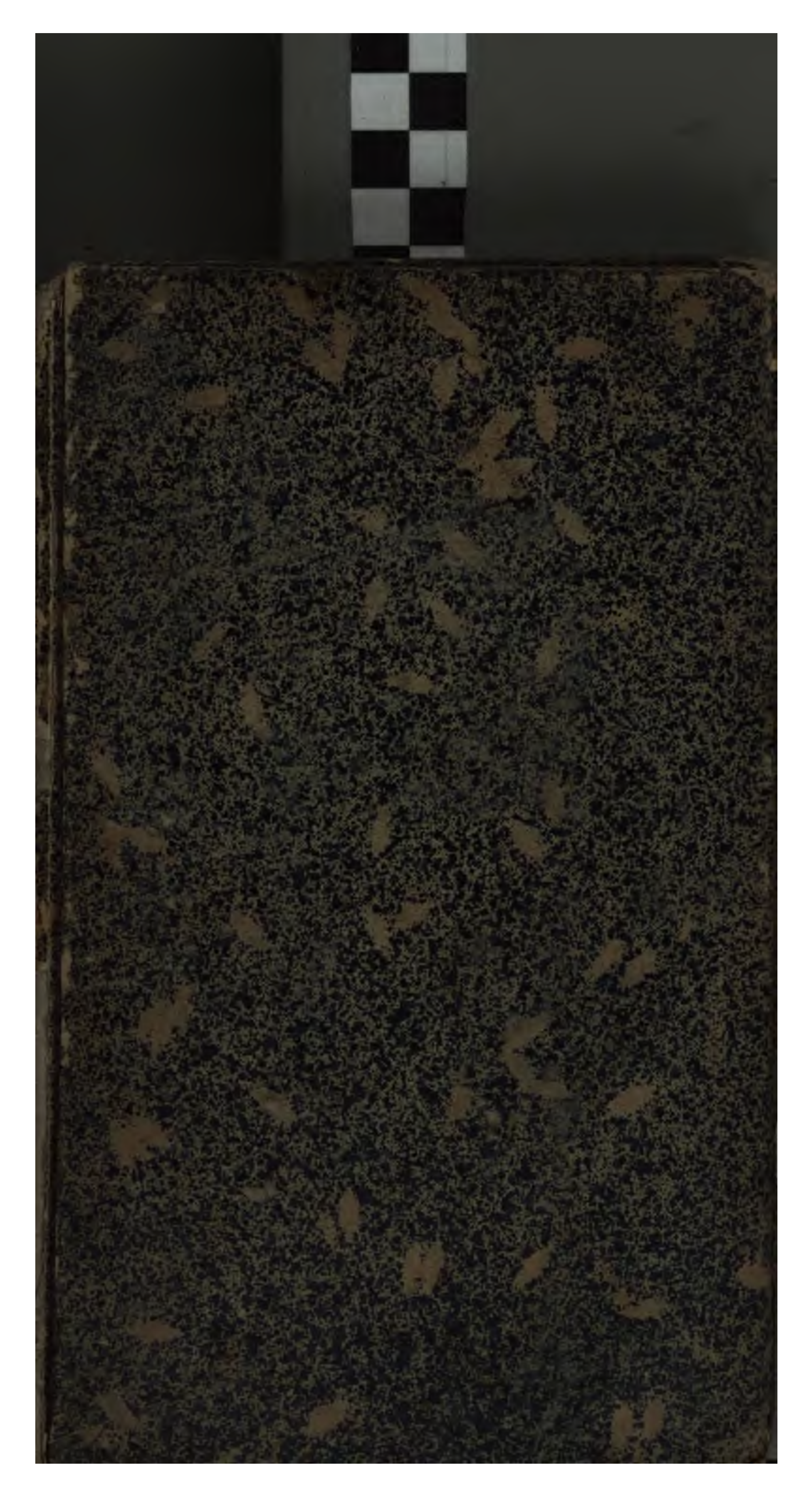

Google




SE TAIRE
FAIRE

[redacted]

ESSAI

SUR LES ANTIQUITÉS DU NORD,

ET LES ANCIENNES LANGUES SEPTENTRIONALES.

NOTICE

Des ouvrages de Charles Pougens.

Récréations philosophiques. Yverdun, 1784, 4 parties, 1 vol. in-12.

La religieuse de Nismes, drame historique en un acte et en prose. Paris, Dupont 1792, 1 vol. in-12.

Essais sur divers sujets de physique, de botanique et de minéralogie ou traité curieux sur les cataclysmes, les révolutions du globe, le principe sexuel, la génération des minéraux, etc. 1793, 1 vol. in-12.

Vocabulaire de nouveaux privatifs français, *imités des langues latine, italienne, espagnole, portugaise, allemande et anglaise*, avec des autorités tirées des meilleurs écrivains; suivi *de la notice bibliographique des auteurs cités.* Ouvrage utile aux orateurs et aux poëtes. Paris, Cercle Social, an 2 (1794), 1 vol. in-8.°

Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin, à Liége, dans la Flandre, le Brabant, la Hollande, etc., fait en 1790, par George Forster, l'un des compagnons de Cook, traduit de l'allemand avec des notes critiques sur la physique et les arts. Paris, F. Buisson, an 3 (1795) 2 vol. in-8.°

Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre et en France, fait en 1790, suivi d'un essai sur l'histoire des arts dans la grande Bretagne, par George Forster, traduit de l'allemand avec des notes critiques sur la politique, la littérature et les arts, orné de dix planches gravées en taille douce. Paris, F. Buisson, an 4 (1796), 1 vol. in-8.°

Voyage à la nouvelle Galles du Sud à Botany-Bay, au port Jackson en 1787, 1788, 1789, par John White. Ouvrage où l'on trouve de nouveaux détails sur le caractère et les usages des habitans du cap de Bonne-Espérance, de l'île Ténériffe, de Rio-Janeiro et de la nouvelle Hollande, ainsi qu'une description exacte de plusieurs animaux inconnus jusqu'à présent; traduit de l'anglais avec des notes critiques et philosophiques sur l'histoire naturelle et les mœurs. Paris, Guillaume, an 3 (1795), 1 vol. in-8.°

ESSAI
SUR LES ANTIQUITÉS DU NORD,
ET LES ANCIENNES LANGUES SEPTENTRIONALES,

PAR CHARLES POUGENS,

DE L'INSTITUT NATIONAL DE BOLOGNE, DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE DE PARIS, etc.

SECONDE ÉDITION.

Augmentée d'une notice d'ouvrages choisis, sur les Religions, l'Histoire et les divers idiomes des anciens peuples du Nord.

PARIS,

CHARLES POUGENS, imprimeur-libraire, rue Thomas-du-Louvre, N.° 246.

AN VII. (1799 V. S.)

CET essai, dont la première édition est entièrement épuisée, est un fragment de mon histoire philosophique des langues anciennes et modernes que je dois publier à la tête du Dictionnaire étymologique et raisonné de la langue française, auquel je travaille depuis vingt années, et dont je vais rendre ici un compte très-sommaire, extrait du plan général que j'ai déposé, il y a cinq ans, au comité d'instruction publique.

Les philosophes, les gens de lettres et tous ceux qui s'intéressent aux progrès des lumières, demandoient depuis longtems un dictionnaire complet de la langue française. Tous rendoient hommage aux travaux de l'académie; mais ils voyoient avec peine que cette société, si justement célèbre, avoit circonscrit les différentes acceptions des mots dans des phrases de pure invention, au lieu d'en étendre le sens, en indiquant, par des citations tirées des grands écrivains qui ont illustré la langue, les diverses nuances que des

hommes de génie avoient assignées au même mot.

Les gens de goût se plaignoient aussi de ce qu'un tiers de l'ouvrage étoit employé à rapporter une foule d'adages et d'idiotismes surannés. Osons ajouter que, malgré les améliorations importantes dues aux soins des savans qui ont surveillé l'édition publiée récemment chez Smith, cette nouvelle rédaction ne remplit pas encore complétement le désir et l'attente des nationaux et des étrangers.

La nation française seroit-elle donc la seule qui n'auroit point de dictionnaire complet. Les italiens ont le vocabulaire de la Crusca, 6 vol. folio, dans lequel on trouve, à la suite d'une définition sage, le tableau des nuances dont chaque mot est susceptible, accompagné d'exemples tirés des meilleurs classiques de l'Italie; l'académie de Madrid a composé aussi sur ce modèle son dictionnaire, 6 vol. folio, dont elle prépare une nouvelle édition considérablement augmentée. Les Portugais, qui ont à peine une littérature,

ont cependant un vocabulaire en 10 vol. Enfin l'Angleterre, jusqu'en 1755, n'avoit qu'un vocabulaire aussi insuffisant qu'aride; mais le célèbre Johnson, seul et sans aucun collaborateur, après neuf années d'un travail opiniâtre, eut la gloire d'enrichir sa patrie d'un dictionnaire où l'on trouve à-la-fois l'étymologie des mots, leur définition et les citations, tirées des meilleurs écrivains de l'Angleterre.

Jaloux de ce que les nations étrangères l'emportoient en ce genre sur la nôtre, j'ai pensé que, seul aussi, je pouvois, avec plus de soins, plus de persévérance encore que Johnson, suivre, étendre, perfectionner peut-être le plan qu'il avoit adopté, et ce fut vers la fin de 1776 que je commençai à jeter les fondemens de cette laborieuse entreprise. Depuis lors, je me suis occupé sans relâche des moyens de l'exécuter. J'ai parcouru une grande partie de l'Europe, afin de consulter les bibliothèques et les savans; j'ai employé la majeure partie de ma fortune en voya-

ges, en recherches toujours difficiles et souvent très-dispendieuses.

Des événemens particuliers, et les circonstances pénibles de ma vie n'ont pu ralentir ni mon zèle, ni mon activité. Je me bornerai à donner ici l'exposé succinct du plan que j'ai suivi, et réserverai les détails pour le discours préliminaire que je placerai à la tête de mon premier volume.

Ce discours sera suivi, 1.° d'une introduction à l'histoire philosophique des langues anciennes et modernes ; 2°. d'une dissertation sur la science étymologique, dans laquelle j'établirai les règles que m'ont enseignées et ma longue expérience, et les leçons des plus célèbres professeurs de Londres, d'Upsal et de l'Allemagne ; 3.° d'une syntaxe philosophique ; 4.° de tables comparatives des identités que j'ai observées entre les mots homogènes d'un grand nombre d'idiomes très-différens en apparence ; 5.° enfin d'un tableau synoptique ou espèce d'alphabet universel composé de tous

les véritables sons simples, tant voyelles que consonnes.

Extrait du plan.

1.° La qualification grammaticale du mot, la prosodie, la distinction des termes poétiques, les tems des verbes, l'indication des prépositions dont ils doivent être suivis, les terminaisons des adjectifs pour chaque genre, les variations *orthographiques*, c'est-à-dire les diverses modifications, les changemens, les altérations successives et l'orthographe temporaire des mots, autant qu'il m'a été possible de la démêler à travers l'irrégularité et l'indécision de nôtre idiome à l'époque où il sortoit encore informe du sein des langues grecque, latine, celtique ou des autres dialectes de l'orient et du septentrion. J'ai consulté pour cette partie, les manuscrits de feu Lacurne-Ste.-Palaye, dont on n'a encore imprimé que le premier volume, rédigé par l'ingénieux citoyen Mouchet.

2.° L'étymologie tirée le plus souvent des anciens idiomes du nord, tels que le celtique, l'islandais, le suio-gothique, le scyto-scandinave, etc., en observant avec soin d'éviter cet esprit de système, cette manie des identités qui ont jeté tant de défaveur sur la science étymologique. La conquête, l'invasion, le commerce, les voyages ont dû mêler les hommes; et si les nations sont mixtes, on ne doit pas être surpris de trouver dans un des idiomes du nord des mots originaires de l'orient, dont divers dialectes m'ont souvent fourni une ample moisson de vérités utiles à l'histoire de notre langue. Une métaphysique saine, une étude sérieuse de l'histoire, et sur-tout des anciennes langues septentrionales, jointes à une critique sévère; tels sont les fils principaux qui doivent nous guider dans le dédale étymologique: tout étymologiste qui n'est que savant et qui n'est point philosophe, ne fera jamais que le dictionnaire de Ménage; enfin, considérant que les rapprochemens sont les seuls échelons

qui peuvent nous conduire à la vérité, je me suis particulièrement attaché à rédiger, avec une superstitieuse exactitude, le vocabulaire polyglotte des objets de première nécessité, des notions primitives et des principales affections de l'homme physique et de l'homme moral. Cette polyglotie, que nous devons considérer comme le répertoire des racines philosophiques de toutes les langues, composée de près de trois cents termes, presque tous monosyllabiques, étoit désirée depuis long-tems par ceux qui cherchent moins l'histoire des mots dans celle de la parole que l'histoire philosophique de l'homme originel dans son modeste et simple vocabulaire. La partie étymologique est presque entièrement terminée ; mes divers répertoires comprennent déjà plus de vingt et un mille articles.

3.° Les définitions, la partie la plus essentielle, la plus difficile de toutes celles qui constituent le dictionnaire complet d'une langue quelconque. Ce travail est très-avancé, c'est celui pour lequel j'ai

consulté le plus de livres, le plus de philosophes, le plus de gens du monde. C'est celui pour lequel j'ai fait le plus de voyages, celui pour lequel l'habitude de parler quelques langues modernes m'a le plus servi ; celui qui pour être exécuté d'une manière large et philosophique doit être le résultat, le dernier terme des différentes acceptions assignées à chaque mot par les grands classiques qui ont illustré la langue ; celui qui devant être considéré comme le sanctuaire des principes nécessaires à l'homme social, ne peut, ne doit être confié qu'à des mains pures ; car, on ne peut se le dissimuler, lorsque les erreurs des hommes ne sont pas des erreurs de physique, elles sont presque toujours des erreurs de grammaire; c'est celui qui, pour être vraiment utile, exige moins de brillant que de justesse et de précision ; celui enfin dont je serai toujours le moins content, et dont un homme de bonne foi avouera qu'il faut s'occuper toute sa vie.

4.° Les différentes acceptions des mots,

ces nuances délicates et fugitives qu'on assigne moins, encore qu'on ne les indique à l'homme de génie, à l'homme de goût que la nature et son talent ont averti qu'écrire c'est peindre, et qu'on n'arrive à l'entendement, à la raison, au cœur que par les sens et les détails.

5.° Je place après chaque acception, diverses phrases ou pensées tirées des classiques français, morts ou vivans. C'est là qu'on verra de combien de modifications diverses le même mot est susceptible; et que, semblable à ces pierres transparentes qui prennent la couleur du fond sur lequel on les pose, chaque expression de la langue se nuance, se modifie à l'infini selon l'art de l'écrivain habile qui sait à-la-fois mettre en œuvre et mettre en place. J'ai eu soin de choisir ces diverses citations avec assez d'art pour qu'elles fussent en même tems un cours abrégé de philosophie, de morale publique et de saine littérature.

6.° Chaque article est terminé par une exacte synonymie, suivie du tableau des

nuances respectives, mais rédigée sous une forme plus abrégée, plus précise que dans Gérard et Roubaud, vu la nécessité de donner le moins d'étendue possible à un ouvrage qui doit être dans les mains de tout le monde.

7.° Le dernier volume sera entièrement consacré aux remarques sur la langue, aux divers moyens d'embellissemens et de richesses que m'a fournis l'étude comparée des idiomes anciens et modernes. Là j'ai placé le répertoire d'un certain nombre de mots nouveaux choisis avec une exactitude sévère dans la foule sans doute trop nombreuse des créations néologiques dont on a de nos jours infesté la langue des Fénélon et des Racine. J'y ai joint celui de plusieurs mots anciens qu'un faux bon goût a souvent proscrits du langage récent ; ceux que nous pourrions, éclairés par une sage néologie, emprunter des langues étrangères et conquérir sur les grands écrivains des autres nations ; les substantifs et les adjectifs, réciproquement complémen-

taires qui nous manquent ; les contraires, les privatifs, les négatifs omis dans le dictionnaire de l'académie, et qui se trouvent pour la plupart dans ces mêmes langues ; les augmentatifs, les diminutifs, les péjoratifs que nous avons perdus et que les étrangers ont eu le bon esprit de conserver, enfin les mots qui soit dans l'ancien français, soit dans les langues dont le génie a quelque rapport avec la nôtre, complètent ce qu'on appelle les différentes familles grammaticales.

Ce plan, j'ose le dire, n'avoit été adopté chez aucune nation ni par aucun écrivain. Les hommes qui aiment à s'instruire et même ceux dont l'esprit timide s'effraie à l'aspect de l'érudition, trouveront dans ce dictionnaire l'attrait d'une lecture piquante au moyen des citations tirées des grands écrivains qui ont fixé et universalisé notre langue. Peut-être me saura-t-on quelque gré de n'avoir été ni fatigué, ni découragé depuis vingt ans par l'immensité d'une telle entreprise.

Que de difficultés les gens de lettres ne pourroient-ils pas surmonter avec un zèle constant et pur, le goût de la retraite et l'amour sacré de l'étude !

ERRATA.

Page 131, ligne 8, Acta eruditorum. Lips. 120 vol. 4°. ; *lisez* 99 vol. 4°.

Page 134, ligne 23, Sylburgii (Frid.) Etymologicon magnum græcum, etc. 1563 ; *lisez* 1594.

ESSAI

ESSAI

SUR

L'ÉTUDE DES ANTIQUITÉS

SEPTENTRIONALES,

ET DES ANCIENNES LANGUES DU NORD.

La connoissance des antiquités du Nord seroit une source inépuisable de vérités lumineuses, qui pourroient, avec le tems, dissiper les nuages dont l'histoire primitive de cette partie du monde est encore environnée ; mais nous manquons de livres élémentaires, et ce genre d'érudition est resté dans son enfance. Cependant, on ne peut se le dissimuler, et moi-même j'en ai fait l'expérience, cette étude, si aride au premier coup d'œil, cesse de l'être dès qu'on a vaincu les premières difficultés.

L'historien philosophe sentira aisément

combien il importe aux progrès de la vérité, de ne point circonscrire la connoissance des tems anciens dans une étude plus ou moins approfondie de l'histoire des Romains et des Grecs. Séduits par le précis enchanteur de leur mythologie, de leurs arts, de leurs conquêtes, de leurs erreurs même, nous oublions qu'il est des Peuples antérieurs aux habitans d'Athènes et de Rome. Quittons donc pour un instant les jardins d'Armide, et, nouveaux Argonautes, parcourons les régions hyperborées; cherchons-y, armés de patience, et sur-tout de scepticisme, l'origine de la plupart des nations et des langues modernes, celle même des habitans de l'Attique, et des autres Peuples de la Grèce, objets de notre savante idolâtrie. Ensuite il nous sera permis d'aller nous reposer et philosopher en paix sous le Céramique, ou sur les bords de l'Ilissus.

J'ai vu des hommes sévères reprocher à la plupart de nos gens de lettres modernes une coupable négligence pour les trésors de l'antiquité, un mépris affecté pour les savans des derniers siècles, en un mot leur ardeur immodérée pour des succès trop

faciles. Je conviens que les érudits n'ont que trop souvent calomnié l'érudition; mais pourquoi le dix-neuvième siècle n'ambitionneroit-il pas la gloire de réunir aux lumières, à la philosophie du dix-huitième, de celui qu'ont illustré Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Condillac et Mably, les avantages du siècle de Vossius, de Scaliger, et de tant d'autres qui semblent avoir travaillé moins pour eux que pour épargner à leurs successeurs de pénibles recherches, de longs, de fatigans travaux? Alors, notre littérature acquerroit plus de consistance, un caractère plus grave, une attitude plus imposante; les étrangers cesseroient de nous reprocher avec justice que nos savans n'ont point été assez philosophes, et que nos Philosophes sont peut-être trop dépourvus de cette précieuse érudition, qui est à la philosophie ce que la charpente est au bâtiment. Mais où m'entraîne cette idée? Je reviens à ce que je nommerai ici un simple essai sur l'étude des antiquités et des langues septentrionales.

Les savans de toutes les nations s'accordent à dire qu'il est impossible, non-seulement d'obtenir une connoissance exacte de

l'histoire et des antiquités du Nord, mais même de soulever un des coins du voile qui les dérobe à nos yeux, si l'on n'a fait précéder ces diverses recherches d'une étude sérieuse des principaux idiomes en usage chez les Peuples qui l'ont habité.

Le judicieux Hickesius relève plusieurs erreurs grossières des historiens du Nord, et d'un grand nombre de célèbres archéologues et glossographes, tels que Minshœus, Cocus, R. Versteganus, Charles Buttle, Étienne Skinner, Robert Bradyus, Frédéric Lindembrock, Adrien Scriekius-Rodornius, Goropius Becanus et Grotius, qui, faute de savoir les anciens dialectes septentrionaux, sont tombés, dit-il, dans d'étranges méprises. Sa critique est encore plus sévère sur Ottavio, Ferrari et Ménage. Personne n'ignore combien ce dernier étoit dénué de philosophie et de véritable érudition.

J'insiste donc fortement sur la nécessité d'étudier les anciens dialectes du Nord, dans le texte même des écrivains septentrionaux dont les ouvrages sont inconnus à la plupart de nos savans modernes. On a publié dans le Nord de l'Europe, et depuis environ vingt ans, plusieurs manuscrits

précieux qui peuvent jeter le plus grand jour sur l'histoire des Scythes, des Goths, des Islandais, sur leur religion, leurs mœurs, leur littérature. J'indiquerai ceux dont la lecture comparée doit servir à venger ce genre d'érudition, de l'oubli dans lequel on l'avoit laissé jusqu'à présent. Mais je crois à propos de donner auparavant quelques détails sur l'origine et l'usage des Runes, espèces d'hiéroglyphes ou caractères stéganographiques qui ont précédé l'invention des lettres grecques.

Stiernhielmius dérive le mot *Rune* du Théotisque ou Teuton *rocna*, savoir, connoître; et Wormius, du mot *rinna*, sillon. J'adopterois plus volontiers cette dernière étymologie; mais le mot *runa* se retrouvant dans les idiomes plus anciens que le Théotisque, il faut nécessairement chercher une autre étymologie au mot *Rune*, celle qu'indique Stiernhielmius n'étant qu'une acception postérieure.

Ce mot me paroît originairement formé du Scytho-scandinave *ranna* ou *renna*, qui se retrouve également dans l'Islandois, le Suio-gothique, le Cimbrique, l'Anglo-saxon, le Germain, le Gothique d'Ulphilas, en un

mot dans tous les anciens idiomes du Nord, et qui signifie *courir, fuir, couler rapidement, abréger.* Du mot septentrional *renna,* est évidemment formé le mot *renne,* nom d'un animal particulier aux contrées les plus septentrionales de l'Europe, et dont la rapidité égale celle du cerf : ce qui prouve bien que la plupart des mots, et sur-tout des noms appellatifs, ne sont que des onomatopées. Le savant Vieyra, dans son livre intitulé *Methodus addiscendi arabicam linguam et hodiernam persicam,* Dublin, 1789, observe que la lettre R entre dans la composition de tous les mots qui expriment le mouvement, la rapidité. J'ai constamment fait la même observation dans la plupart des anciens idiomes du Nord et des langues modernes.

Je vais rapporter maintenant l'opinion du fameux Rudbeck sur l'origine des Runes, mais avec la circonspection inséparable de ce scepticisme conservateur de la vérité, sans lequel l'antiquaire et l'historien ne sont que des missionnaires de mensonges et d'erreurs ; d'inutiles, de dangereux mythologistes. Ce célèbre régénérateur de l'île Atlantique ne compte que seize Runes primi-

tives, qu'il regarde comme les plus anciennes lettres de l'Europe, et prétend que les Grecs ont emprunté leur alphabet des Peuples Hyperboréens. *Voyez* l'Atlantica, tome III, chapitre Ier., page 2-71.

Eric Schroderus, écrivain antérieur à Rudbeck, attribue, dans la préface de son Lexique latino-scandinave, l'invention des Runes au Scythe Magog; et il ajoute que cette découverte fut communiqnée par ce même Magog à Tuiscon, chef des Germains, l'an du monde 1799. Rudbeck, qui avoit examiné avec soin plus de douze mille tombeaux, dont un grand nombre datent selon lui du troisième siècle après le déluge, est entièrement de cette opinion. Comme la plupart de ces tombeaux étoient chargés d'inscriptions en caractères runiques, il en conclut qu'il est impossible de refuser aux Runes la même antiquité; et pour achever de démontrer que les Runes n'ont aucun rapport avec les lettres gothiques, hébraïques, phéniciennes, grecques et latines, il a inséré dans son Atlas une table comparative de ces différens caractères. Vérélius en a publié une à-peu-près semblable, page 69 de sa Runographie, l'un des meilleurs

ouvrages qui aient paru dans le siècle dernier sur les antiquités du Nord.

Ce savant écrivain ne donne point aux Runes une origine aussi ancienne que Schroderus et Rudbeck; il en attribue l'invention soit aux *skaldes* ou poëtes, à qui le soin de chanter les héros de la nation appartenoit exclusivement, soit aux *spekinges*, nom que l'on donnoit aux conseillers des rois. Le même Vérélius s'élève fortement contre l'opinion de ceux qui regardent Ulphilas comme le premier inventeur des Runes. Cet évêque, Goth d'origine, mais qui connoissoit parfaitement la langue grecque, s'en servit pour suppléer à ce qui manquoit à sa langue naturelle, et forma un nouvel alphabet runique composé de vingt-six lettres, les classa dans un nouvel ordre, leur donna une nouvelle dénomination, de nouvelles propriétés. Cependant on y trouve toujours l'ancien alphabet runique, et les Runes d'Ulphilas ne sont évidemment que des modifications des lettres grecques. Aussi distingue-t-on deux espèces de Runes, les anciennes et les nouvelles.

Tous les écrivains septentrionaux con-

viennent unanimement que dans l'origine les Runes n'étoient qu'au nombre de seize. On y ajouta trois autres lettres ; mais ces dernières ne se retrouvent ni dans aucune inscription, ni sur aucun cippe antique.

Ainsi, pour bien connoître les Runes, il faut les considérer d'abord dans leur état primitif, ensuite sous les diverses acceptions mystérieuses que les Septentrionaux leur donnèrent dans des tems plus modernes, lorsqu'ils s'en servirent pour exprimer les secrets de la magie. Or, il est incontestable, dit Vérélius, que ce fut Odin et les Ases ses compagnons, qui apprirent la magie aux Scandinaves, et qui firent usage des Runes pour en exprimer les mystères.

Le mot *Rune* fut pris alors dans un sens stéganographique. *Runa* en langue gothique, l'un des dialectes dérivés du Scythe, et *Rhin* en Cambro-britannique, se dirent des choses secrètes ou mystérieuses. Rhabanmaur, dans son livre intitulé *De universo, sive etymologiarum opus*, explique le mot *runa* de la même manière. *Runar*, dans le *Voluspa*, signifie paroles mystérieuses. Jornandès *de rebus Geticis*, et

Stiernhielmius , nous apprennent qu'on nommoit *Alrunæ* les magiciennes ou sorcières, du monosyllabe *All,* tout, et de *Rœna,* savoir, enseigner.

Alors on donna aux Runes ordinaires, c'est-à-dire , à celles qui n'avoient aucun rapport à la magie, le nom de *Malruner.* Ces sortes de Runes peuvent se diviser en deux classes. La première contenoit les Runes *primitives* ou Runes vulgaires, qui se retrouvent sur tous les cippes de la Suède et du Danemarck, et la seconde les Runes *helsingiques*, ainsi nommées parce qu'elles étoient particulières à cette nation. Ihre observe en passant, que la ligne perpendiculaire ne se retrouve pas toujours dans cette dernière espèce de Runes, mais seulement les petites lignes distinctives qui servent à les modifier.

Je laisse à des hommes plus habiles que moi le soin de déterminer l'époque précise de l'invention des Runes, et je pense qu'il est permis de douter qu'elles datent du troisième siècle après le déluge, malgré les preuves accumulées par Rudbeck dans son *Atlantica sive Manheim :* car la fable fut toujours la sœur aînée de l'histoire ;

mais l'expérience nous a démontré que la fable même n'est pas indigne de l'examen du Philosophe. C'est une mine au sein de laquelle on trouve quelquefois des filons d'or pur.

Quoique plusieurs savans modernes aient nié l'existence d'Odin, il paroît constant, d'après les recherches qu'on a faites vers la fin de ce siècle sur les antiquités du Nord, que ce célèbre législateur des Septentrionaux vivoit au commencement de l'ère chrétienne. Or, l'on ne peut douter qu'il ne fit usage des Runes. Ces hiéroglyphes, dit Vérélius, étoient alors dans leur état primitif, et ne servoient qu'à exprimer la volonté ou les sensations des Scandinaves.

Ce fut vers l'an 1000 que les Runes cessèrent d'être en usage chez les peuples du Nord. Éric Schroderus, que j'ai cité plus haut, rapporte à ce sujet, dans la préface de son Lexique latino-scandinave, un passage d'un manuscrit ancien qu'il avoit vu en 1637. Voici le texte de ce manuscrit : « Olaüs, roi de Suède, attribuant aux » Runes la difficulté qu'éprouvoit la reli- » gion chrétienne pour s'introduire dans » son royaume, assembla en l'an 1001 tous

» les Grands de son pays : on convint una» nimement de leur substituer les lettres » romaines, et le roi fit brûler tous les » livres relatifs à l'idolâtrie. Malheureuse» ment la majeure partie de ceux qui con» tenoient l'histoire et les antiquités de la » nation, fut compromise dans la pros» cription générale ».

Les historiens modernes pensent que ce fut à cette époque que périrent les ouvrages de Jorunderus Gissurus, Schulemontanus et Alterus Magnus. Les Runes tombèrent donc dans une désuétude absolue, jusqu'à ce que le célèbre antiquaire suédois Joannes Burœus les retrouva en 1598 dans divers monumens d'astronomie et d'architecture, tels que des tombeaux et cippes que l'on voit encore dans les provinces de la Suède, du Danemarck et de la Norwége.

Sans les soins et les innombrables recherches de ce savant infatigable, les Runes ne seroient encore qu'une stéganographie obscure et mystérieuse, telle que les hiéroglyphes des anciens habitans de l'Égypte. D'autres savans du Nord, Magnus Celsius, professeur à Upsal, son fils D. Olaüs Celsius, Eric Benzelius et Olaüs Vérélius, aidés des

lumières

lumières de Burœus, complétèrent ses divers travaux sur les Runes. Mais ce genre d'érudition, sans lequel il est cependant impossible d'étudier avec succès l'histoire et les antiquités du Nord, s'est concentré presque exclusivement dans les académies ou les universités du Danemarck et de la Suède.

Je vais, d'après les ouvrages de ces savans hommes, donner un tableau rapide de la nature et de l'usage des caractères runiques.

Les Septentrionaux avoient donné à chaque Rune le nom de quelque objet naturel, comme homme, soleil, étoile, etc... C'est peut-être pour cette raison qu'elles furent employées depuis à exprimer les mystères de la magie. Il est nécessaire d'observer que ces diverses dénominations n'étoient pas les mêmes dans toutes les contrées du Nord. Chaque Peuple donnoit à ses Runes des appellations différentes; mais comme ces lettres ou signes hiéroglyphiques étoient par-tout de figure uniforme, ou du moins qu'on y remarquoit à peine quelque légère différence, il étoit facile de les reconnoître et d'en déterminer la valeur. J'ajouterai que leur forme étoit très-simple; c'est toujours un I droit qui

en fait la partie constitutive. Les légères différences qu'on remarque entre elles ne viennent que d'une ligne plus ou moins latérale, ou plus ou moins transversale.

Les Runes se plaçoient ordinairement de gauche à droite, comme les lettres latines; mais les Runes qu'on appelle *Wenderunner* (retroversæ Runæ) se traçoient comme les lettres hébraïques, de droite à gauche. On trouve aussi plusieurs cippes où elles sont gravées de bas en haut, obliquement, et même circulairement.

Les monumens Runiques, qui auroient dû faire la gloire de la Suède, furent durant plusieurs siècles aussi ignorés que les hiéroglyphes des pyramides d'Egypte. Joannes Magnus et son frère Olaüs furent les premiers qui donnèrent un alphabet Runique. Mais comme ils écrivoient moins en antiquaires qu'en historiens, cet alphabet n'offre qu'une série incomplète de Runes tronquées. Joannes Buræus, l'homme le plus savant de son siècle, et dont le témoignage est si souvent invoqué par Rudbeck, Vérélius, et par tous les autres écrivains du Nord, examina avec soin les principaux monumens du Danemarck et de la Suède, les dessina,

ro, que l'on doit chercher l'histoire complète des Runes, de ces hiéroglyphes si simples qui comprennent tous les mystères de la théologie des anciens peuples septentrionaux. Or, si le tableau des opinions des hommes n'est pas moins précieux que celui des faits, l'étude des antiquités et de la mythologie du Nord offre un nouvel aliment à la philosophie, sans laquelle l'érudition n'est qu'un vain effort de la mémoire. Cependant gardons-nous, comme je l'ai déjà dit plus haut, de calomnier les savantes recherches de ceux dont les travaux ont accru le domaine de la vérité. La philosophie spéculative n'est souvent que le roman de la raison, parce que ses sectateurs préfèrent l'honneur facile de moissonner dans le vaste champ des hypothèses, à l'inappréciable avantage de marcher toujours appuyés sur les principes d'une saine physique et d'une sage érudition.

J'aurois désiré que les bornes de cet Essai m'eussent permis de m'étendre davantage sur les antiquités du Nord ; mais forcé de renvoyer à d'autres tems, à d'autres circonstances, l'impression de mes diverses recherches sur cette portion si obscure de

l'histoire générale, j'ai pensé qu'il suffisoit de rapporter ici l'opinion des savans de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne et de la Suède qui ont le mieux écrit sur cette matière, et dont les ouvrages doivent être considérés comme le centre commun des opinions particulières aux autres savans de l'Europe.

Je ne m'interposerai point entre eux et mes lecteurs, qu'il m'importe de ne pas égarer par des doutes ou des conjectures; car la mythologie des systèmes est, comme toutes les mythologies, d'autant plus dangereuse, que, s'appuyant quelquefois sur des bases vraies, elle s'oppose aux progrès de la vérité.

Opinion de Georges Hickesius.

Après l'étude des anciennes langues du Nord, et une lecture approfondie du petit nombre d'écrivains originaux qui nous restent sur l'histoire de cette partie du globe, l'ouvrage qu'il importe le plus de consulter, est sans contredit celui du savant Anglois Hickesius. De tels hommes sont les modèles des gens de lettres de toutes les nations. Il naquit dans le duché d'Yorck en 1642, vé-

eut pauvre, et mourut à Worcester en 1715. On assure qu'il vendit son patrimoine pour faire imprimer son Trésor des Antiquités septentrionales. Il fut délaissé durant sa vie; mais on se ressouvint de lui après sa mort. Aujourd'hui son ouvrage est très-recherché et très-cher.

Ce savant infatigable nous apprend, dans sa préface générale, que la langue hybride a une infinité de rapports, non-seulement avec la langue-angloise, mais même avec la langue indigène des Gaules. Il donne l'ancien alphabet des Huns, composé de trente-quatre lettres différentes, et offre ensuite le tableau comparé des principes fondamentaux de la grammaire Anglo-saxonne et Mœso-gothique, dans lequel on trouve un alphabet Anglo-saxon et un alphabet Mœso-gothique composés chacun de vingt-cinq lettres. Ces alphabets sont suivis d'une table de divers caractères de ces deux langues, tirés d'un grand nombre de manuscrits Anglo-saxons et Mœso-gothiques, et qui diffèrent des lettres ordinaires.

On voit par ses Institutions grammaticales, que les Anglo-Saxons, ainsi que les Islandois, avoient six déclinaisons, six cas et

l'histoire générale, j'ai pensé qu'il suffisoit de rapporter ici l'opinion des savans de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne et de la Suède qui ont le mieux écrit sur cette matière, et dont les ouvrages doivent être considérés comme le centre commun des opinions particulières aux autres savans de l'Europe.

Je ne m'interposerai point entre eux et mes lecteurs, qu'il m'importe de ne pas égarer par des doutes ou des conjectures; car la mythologie des systèmes est, comme toutes les mythologies, d'autant plus dangereuse, que, s'appuyant quelquefois sur des bases vraies, elle s'oppose aux progrès de la vérité.

Opinion de Georges Hickesius.

Après l'étude des anciennes langues du Nord, et une lecture approfondie du petit nombre d'écrivains originaux qui nous restent sur l'histoire de cette partie du globe, l'ouvrage qu'il importe le plus de consulter, est sans contredit celui du savant Anglois Hickesius. De tels hommes sont les modèles des gens de lettres de toutes les nations. Il naquit dans le duché d'Yorck en 1642, vé-

cut pauvre, et mourut à Worcester en 1715. On assure qu'il vendit son patrimoine pour faire imprimer son Trésor des Antiquités septentrionales. Il fut délaissé durant sa vie; mais on se ressouvint de lui après sa mort. Aujourd'hui son ouvrage est très-recherché et très-cher.

Ce savant infatigable nous apprend, dans sa préface générale, que la langue hybride a une infinité de rapports, non-seulement avec la langue-angloise, mais même avec la langue indigène des Gaules. Il donne l'ancien alphabet des Huns, composé de trente-quatre lettres différentes, et offre ensuite le tableau comparé des principes fondamentaux de la grammaire Anglo-saxonne et Mœso-gothique, dans lequel on trouve un alphabet Anglo-saxon et un alphabet Mœso-gothique composés chacun de vingt-cinq lettres. Ces alphabets sont suivis d'une table de divers caractères de ces deux langues, tirés d'un grand nombre de manuscrits Anglo-saxons et Mœso-gothiques, et qui diffèrent des lettres ordinaires.

On voit par ses Institutions grammaticales, que les Anglo-Saxons, ainsi que les Islandois, avoient six déclinaisons, six cas et

deux verbes substantifs. Le chapitre XVIII renferme plusieurs parallèles des langues Anglo-saxonne et Mœso-gothique avec l'Islandois ou Scandico-gothique.

Hickesius, dans le chapitre XIX, traite des dialectes de la langue Anglo-saxonne. Il faut rapporter, dit-il, les dialectes de cette langue à trois époques principales. La première date de l'entrée de nos ancêtres dans la Grande-Bretagne, et dure jusqu'à l'arrivée des Danois, c'est-à-dire, l'espace de trois cent trente-sept ans. Alors se mêlant aux Pictes et aux Bretons, ils ont dû nécessairement altérer la pureté et la simplicité de leur langue naturelle. La seconde époque commence à l'arrivée des Danois dans la Grande-Bretagne, et finit à l'invasion des Normands : ce qui forme une série d'environ trois siècles. Cette crise dans l'idiome national se fit principalement sentir vers la partie Nord de l'Angleterre et la partie Méridionale de l'Écosse, par la raison que les Danois y étoient établis long-tems avant qu'ils entreprissent la conquête de toute l'île sous Canut. La troisième commence à l'invasion des Normands, et continue jusqu'au règne de Henri II. Alors les Anglois parlèrent

le Normanno-dano-saxon, et, vers la fin de cette période, le semi-saxon.

Pour bien entendre le système d'Hickesius sur l'histoire des antiquités du Nord, il ne faut point perdre de vue le principe qu'il établit dans son épître dédicatoire au roi de Danemarck.

Skiold, dit il, fut proclamé roi des Jutes par son père, chef d'une expédition sortie des régions septentrionales de l'Asie mineure, et dirigée vers les parties Septentrionales de l'Europe. Les vainqueurs introduisirent dans les lieux situés en-deçà et au-delà de la mer Baltique, savoir, dans la Germanie, la Jutie, la Zélande, la Suède et la Scandinavie aujourd'hui la Norwége, leurs mœurs, leurs institutions et leur langue. Cet idiome, l'un des plus anciens du monde, n'étoit pas connu alors sous la dénomination de *gothique*; ni divisé en divers dialectes. Plus les langues sont anciennes, plus le génie en est pur, simple, et la composition abondante. Celle-ci, selon l'opinion de tous les Archéologues, se rapprochoit de cette antique langue de l'Asie, qui, dit-on, étoit celle de Gomer, fils aîné de Japhet, et de ses descendans.

vocabulaire de quelques mots galliques et italiques tirés des anciennes langues du Nord.

On trouve dans la troisième partie des Antiquités septentrionales, une grammaire très-étendue de la langue islandoise. Le premier chapitre renferme environ quarante alphabets tirés des anciens monumens et des divers auteurs septentrionaux, avec la valeur de chaque lettre. Malgré cette abondance, je crois devoir prévenir mes lecteurs que les recherches du savant Hickesius ne doivent pas les dispenser de consulter les manuscrits imprimés récemment à Copenhague et à Upsal, tels que l'Orckneyinga Saga, le Island's Laudnamabock, le Viga-Glums Saga, etc. etc. : car la science des antiquités du Nord a fait, comme je l'ai déjà dit, des progrès considérables, par la découverte de plusieurs manuscrits qui doivent nécessairement jeter le plus grand jour sur cette partie de l'histoire du monde.

Hickesius nous apprend que les Islandois avoient trois genres et quelquefois trois nombres; mais le duel n'étoit en usage que pour les pronoms de la première et de la seconde personne. On trouve à la fin du

chapitre XIII et dernier, un vocabulaire précieux des mots runiques répandus dans cette grammaire.

Je passe maintenant à l'ouvrage le plus important peut-être de tous ceux qui se trouvent dans le Trésor des antiquités septentrionales, et dont je ne pourrai donner ici qu'une analyse rapide.

Hickesius, dans sa dissertation adressée à Barthelemi Schowère sur l'utilité de l'ancienne littérature septentrionale, après avoir donné l'histoire des comices et de la jurisprudence chez les Anglo-Saxons, cherche à découvrir l'origine des lois angloises. Il réfute l'opinion de ceux qui soutenoient que les douze jurés établis par Henri II afin d'empêcher les jugemens par le duel, faisoient partie de la jurisprudence de ces peuples. L'usage des jurés existoit de tems immémorial en Scandinavie. De là il passa chez les Anglo Normands, et s'introduisit ensuite dans la Grande-Bretagne. Hickesius cite plusieurs chartes anglo-saxonnes, indique les signes auxquels on peut reconnoître les véritables d'avec les fausses. Il propose un projet de rédaction pour un nouveau corps complet

de lois saxonnes et d'écrivains anglo-saxons, ainsi qu'un plan de topographie de la Grande-Bretagne du tems des Saxons et des Dano-Saxons. Il démontre la nécessité d'étudier les anciennes langues du Nord, dans lesquelles il existe, dit il, un grand nombre d'ouvrages assez intéressans pour faire oublier l'aridité d'une semblable étude.

Il rapporte le jugement d'un savant Suédois sur l'Étymologicon de Junius. Ceux, ajoute-t-il, qui savent les langues du Nord, liront avec autant de plaisir que de profit, l'histoire et les productions des Goths, sans avoir besoin de recourir aux glossaires de basse latinité, qui en général sont remplis de fautes grossières et de contre-sens ridicules.

Hickesius censure ici avec sévérité la plupart des anciens glossographes, et surtout l'Écossais J. Skene, auteur d'un ouvrage intitulé *de Verborum significatione*. Il l'accuse d'avoir également ignoré le latin barbare, l'Anglo-saxon et le Cimbro-gothique. Ensuite il indique les divers mots dont Skene donne une interprétation erronée, faute d'avoir su les anciennes langues septentrionales.

Je crois nécessaire de transmettre à mes lecteurs l'opinion de ce judicieux savant sur l'origine des diverses langues du Nord. L'Anglois, le Flamand, le Westphalien, l'idiome de la Saxe inférieure, et celui connu sous le nom de plat Allemand, dérivent selon lui du Mœso-gothique et de l'Anglo-saxon. Les langues Islandoise, Norwégienne, Suédoise et Danoise sont formées de l'ancien Scano-gothique, ainsi que cette partie de la langue Angloise qui vient également du Dano-saxon, et l'Anglo-saxon.

Hickesius donne le tableau des divers rapports qui existent entre la plupart des langues Septentrionales et le Médo-persique. Il en cite un grand nombre d'exemples. Les comparatifs des langues du Nord et du Médo-persique se terminent en R. Les infinitifs, excepté dans le Scano-gothique, se terminent en N. Ce tableau est suivi d'une comparaison des langues Septentrionales avec la langue Grecque : omonymie, ou ressemblance des terminaisons de l'infinitif; usage du duel, commun aux langues Grecque, Mœso-gothique, Francique et Anglo-saxonne; composition des mots.

Avant Hickesius, aucun savant n'avoit

écrit sur l'analogie du Grec, du Latin et du Médo-persique avec les langues Septentrionales. André Muller est le seul qui ait traité du rapport de l'Allemand et du Flamand avec le Médo-persique. Le célèbre Thomas Hyde, traducteur du Sadder, a entrevu également l'analogie de l'Anglois avec la langue Persane; vérité démontrée depuis jusqu'à l'évidence par Meninski, ainsi que par Richardson dans son dictionnaire Anglo-persique. J'ai observé, reprend Hickesius, divers degrés d'analogie entre les anciennes langues Septentrionales et le Médo-persique. Car les anciens Goths, les Saxons et les Francs se servoient de mots communs à cette dernière langue, et qui se retrouvent dans l'Anglois. Il avoient aussi des mots respectivement communs au Grec et au Latin; tels que *Du* (Duo), *Tu* (Tu), *Nau* (Novus), *Pader* (Pater), *Mader* (Mater), *Brader* (Frater), *Stara* (Astrum), *Lab* (Labium), *Mush* (Mus), *Nom* (Nomen), *Jug* (Jugum), *Ne* (Non), *Dend* Gothicè, *Thunths* (Deus).

Ces mots furent également introduits dans la langue Persique avec plusieurs autres d'origine septentrionale, à l'époque où

où les Parthes et les Mèdes, voisins des Scythes, se répandirent dans la Perse.

Abraham Vander Milius a traité de l'analogie des langues Grecque, Latine et Persane, avec le Flamand. On trouve à la fin de son livre intitulé *Lingua Belgica*, un vocabulaire de mots communs aux Persans et aux Flamands, ainsi qu'un tableau comparatif des divers rapports qui existent entre le Flamand, le Grec et le Latin.

Hickesius a placé à la suite de cette savante dissertation le traité des médailles Saxonnes d'André Fontaine, que je n'ai pas cru devoir analyser ici.

Je terminerai cet extrait par un fragment de l'histoire d'Hialmar, roi de Biarmlandie, afin de donner à mes lecteurs une idée sommaire des mœurs et de la littérature des anciens Septentrionaux. Hickesius a inséré ce fragment dans son *Trésor d'antiquités*, et je me propose d'en publier un jour la traduction d'après un manuscrit en caractères Runiques que j'ai trouvé au British-Museum de Londres.

Histoire d'Hialmar, roi de Biarmlandie, et souverain de l'île de Thulemarkie, composée avant le VIII.e siècle, par un anonyme, fils de Hrandur.

. . . .

. . . .

. . . . «En ces tems-là vivoit le roi » Hialmar, que son bon naturel et ses vertus héroïques mettoient au-dessus de » tous les autres rois. Ses courtisans l'adoroient.

» Hialmar, avant d'avoir choisi une demeure fixe, habitoit lui et les siens un » pays marécageux; mais s'étant fait roi de » Biarmlandie, pays situé entre Thulemarkie et Grandwikie, au-delà du côté oriental de la cime des montagnes, il accrut » tellement sa gloire par ses diverses excursions sur mer, qu'il mérita d'être loué » dans toutes les annales destinées à conserver la mémoire des grandes actions».

L'anonyme raconte ensuite comment Hialmar fit cette fameuse conquête. « Un » certain printems, dit-il, ayant entrepris une nouvelle expédition, accompa-

» gné de son ami Hramur, il fit voile vers
» Biarmlandie avec une flotte de cinq vais-
» seaux. Comme ils avoient le vent en
» poupe, le trajet fut court. Les deux héros
» étant descendus sur ces côtes, brulèrent
» et massacrèrent tout ce qui s'opposoit à
» leur passage, firent un butin immense,
» et s'emparèrent d'une grande quantité
» de pays, avant même que Wagmar, roi
» de Biarmlandie, fût instruit de leur arrivée.

» Dès que le roi eut appris cette fâ-
» cheuse nouvelle, il ordonna aux Trom-
» pettes de rassembler ses troupes, et livra
» bataille: Le combat fut sanglant. Hialmar
» fit des prodiges de valeur, et le roi fut
» obligé de se retirer derrière ses retran-
» chemens, avec le petit nombre de guer-
» riers qui avoient échappé au carnage.
» Mais avide de vengeance, il dépêche des
» hérauts d'armes dans ses provinces, afin
» d'assembler une grande armée, et marche
» au-devant de son ennemi. Alors Hialmar
» prend son bouclier et se prépare au com-
» bat. Bientôt la terre fut jonchée de morts.
» L'impétueux Hialmar portoit à ses enne-
» mis des coups terribles et les frappoit
» des deux mains à-la-fois. D'un autre côté

» Wagmar et Hramur, acharnés l'un contre
» l'autre, se livroient un combat cruel :
» épuisé de fatigue et couvert de blessures,
» Wagmar fait un dernier effort, se jette
» sur Hramur, et veut le percer de son
» épée; mais celui-ci le prévient, et lui
» porte un coup mortel.

» De tous les gardes du roi Wagmar,
» le brave Harcon restoit encore. Seul, il
» résistoit aux efforts réunis des soldats
» d'Hialmar; enfin, accablé par le nombre
» il fuit avec la vitesse d'un cerf, et se
» retire derrière les retranchemens, qui
» étoient défendus par quatre-vingts
» hommes d'une force prodigieuse. Bientôt
» les soldats d'Hialmar les attaquent, les
» dissipent, brisent les portes, et s'é-
» lancent sur le rempart.

» Le lendemain matin, Hialmar s'étant
» avancé dans le retranchement, aperçut la
» fille du roi assise au milieu d'un groupe
» de jeunes vierges. Le héros épris de sa
» beauté (continue l'anonyme), désira de
» se l'attacher par les liens du mariage; et
» ayant donné de suite les ordres néces-
» saires pour la cérémonie, on les conduisit
» vers le soir au lit nuptial. Quelque tems

» après il en eut un fils, auquel on donna
» le nom de Thromonis.

» Le roi le fit élever à sa cour, et confia son éducation à un sage qui passoit pour le plus recommandable de tous les Septentrionaux. Le jeune prince croissoit en âge et en beauté; son gouverneur le formoit à toutes les vertus, et lui enseignoit tous les exercices qui convenoient à l'héritier d'un grand roi ».

L'auteur ajoute qu'Hialmar, après sa victoire, s'étant fait reconnoître roi de toutes lés provinces qui étoient auparavant sous la domination de son beau-père, fit construire un magnifique palais, et qu'il gourverna ses peuples avec autant de douceur que d'équité.

» Peu de tems après la naissance du jeune prince, la reine mit au jour une fille qui surpassoit en beauté et en bon naturel toutes celles du continent boréal. Son père la nomma Heidil. Cette fille fut enlevée dans la suite par Urke, pugile très-robuste. Le roi fit un vœu à Fréja, afin d'en obtenir le retour de sa fille. La déesse intercéda près de Thoron. Ce pugile fut tué, et la princesse rendue à son père.

» La gloire d'Hialmar augmentoit chaque
» jour par le soin qu'il avoit d'entretenir
» près de lui de fameux athlètes, et Hra-
» mur étoit le plus considéré de tous les
» Grands de Biarmlandie, à cause de son
» crédit sur l'esprit du roi, qui lui donna
» en mariage sa fille Heidil. Cette union
» causa un vif déplaisir à un autre Grand
» de la cour d'Hialmar, nommé Ulf, qui,
» depuis long-tems, désiroit la main de la
» belle Heidil. Mais la princesse l'avoit dé-
» daigné, parce qu'il étoit inférieur en
» mérite à Hramur.

» Ulf, ne respirant que la vengeance,
» accabla d'injures son rival, et vouloit
» l'appeler à un combat singulier. Mais le
» roi, dans l'espoir d'apaiser cette que-
» relle, donna à Ulf de grandes sommes
» d'or et d'argent, des meubles précieux,
» et une corne sur laquelle étoient gravées
» des images en l'honneur d'Odin, de
» Thoron et de Fréja. Alors Hialmar ne
» s'occupa plus que des préparatifs du ma-
» riage; et pour rendre la fête plus au-
» guste, il y invita tous les Grands de son
» royaume, qui la célébrèrent en buvant
» immodérément. Le roi conféra ensuite

» au brave Hramur la dignité de Jarle et
» le gouvernement des îles de Thulemar-
» kie. Enfin, à toutes ces faveurs, il ajouta
» le don précieux d'un tambour magique
» du poids de quinze livres, incrusté d'i-
» mages d'or pur, au moyen duquel on pou-
» voit connoître l'avenir.

» Le Jarle s'embarque accompagné de
» la princesse, et prend avec ses deux
» vaisseaux la route de Thulemarkie. Peu
» de tems après, la belle Heidil accoucha
» d'un fils, auquel on donna le nom de
» Vimi, et qui bientôt surpassa en vigueur
» et en beauté tous les enfans de son âge.

» Hramur, fatigué d'expéditions mili-
» taires, sortoit rarement de son île, et
» goûtoit en paix les douceurs de l'amour
» . . . .
» . . . .
» . . . Le féroce Ulf débarque la nuit
» à Thulemarkie, descend secrétement à
» terre, assiége la cour du Jarle, y met
» le feu. Hramur, enfermé dans ses re-
» tranchemens, dormoit près de sa femme;
» il se lève avec précipitation, s'enfuit par
» une porte dérobée, et se retire dans
» une forêt avec l'élite de ses athlètes. Le

» vainqueur, après avoir tout réduit en
» cendres, tue indistinctement hommes,
» enfans ou vieillards, et n'épargne que
» la femme du Jarle, qu'il emmène pri-
» sonnière.

» L'infortuné Hramur monte à cheval
» sur sa baguette magique, autour de la-
» quelle étoient gravées des Runes mys-
» térieuses, et va en Biarmlandie apprendre
» cette triste nouvelle au roi Hialmar.

» Le monarque entra dans une grande
» colère; mais Hramur, afin d'empêcher
» le perfide Ulf d'attaquer le roi à l'im-
» proviste, prit son sac magique, frappa
» dessus, et prononça l'imprécation sui-
» vante :

Qu'il soit frappé de la foudre, pressé sous les coups des Cyclopes! Que les Parques jettent sur lui leurs mains meurtrières! Que les Génies des montagnes, acharnés contre lui, ne lui donnent point de relâche! Que les Géans..... l'agitent, le déchirent! Que les tempêtes..... que les rochers brisent ses vaisseaux! . . . .

. . . .

. . . .

» A peine Hramur eut-il achevé cette

» imprécation terrible, que Thoron excita » une violente tempête; les vents déchaî- » nés brisèrent les vaisseaux d'Ulf, et » l'empêcherent d'aborder à Biarmlandie ».

L'anonyme, après plusieurs détails sur la manière de lever de nouvelles recrues, ajoute que le roi Hialmar ayant fait les diligences nécessaires, forma un corps d'armée qui, dès l'origine, s'éleva à sept cents guerriers.

Ici l'on trouve une autre lacune. Le roi parle à ses soldats.

» Ils veulent, dit-il, nous empêcher de » faire des libations et des repas funèbres » en l'honneur de nos ancêtres; vous serez » regardés comme les plus lâches des » hommes, si vous ne prenez la défense » de vos divinités, et si vous ne chassez » au loin ce brigand. A ce discours, les sol- » dats d'Hialmar entrèrent en fureur, et cou- » rurent hors d'eux-mêmes dans la plaine. » Enfin, ils résolurent de faire un sacrifice » exécratoire à Thoron. On amena un » cheval gras devant le roi, qui, imposant » ses mains sur la tête du coursier, promit » des offrandes à Fréja, s'il obtenoit le re- » tour de sa fille. Les sacrificateurs égor-

» gèrent le cheval, et présentèrent une
» portion de la victime au roi et aux Grands
» de la cour.

» Après cette cérémonie, le roi ordonna
» à tous ses pugiles de prendre les armes,
» et fit embarquer son armée sur quatre-
» vingt-sept vaisseaux de transport. Lors-
» que Hialmar fut arrivé en présence de
» son ennemi, plusieurs de ses officiers
» vouloient l'empêcher de livrer bataille;
» mais n'écoutant que sa fureur, il exhor-
» toit ses troupes au carnage.

» Les deux flottes n'étant plus séparées
» que par un très-petit espace, les soldats
» poussèrent de grands cris, et se livrèrent
» un combat sanglant. L'intrépide Hialmar
» combattoit avec autant de valeur que d'a-
» gilité. Ulf l'aperçoit, s'élance, le frappe
» par derrière, et le coupe en deux malgré
» sa cuirasse. Consternés de la mort du
» héros, les soldats prennent la fuite, et
» Hramur est fait prisonnier. Alors le vain-
» queur proposa aux vaincus d'adopter sa
» religion, ou de recommencer le combat.
» Un officier, nommé Jarnuc, prit la pa-
» role au nom de tous les soldats, et de-
» manda à Ulf la vie et la paix.

» L'usurpateur pilla le temple , enleva » une grande quantité d'or à l'idole Juma, » et dispersa les sacrificateurs, qui s'étoient » efforcés, mais en vain, de défendre l'en- » trée du sanctuaire. C'est ainsi qu'Ulf » s'empara du trône de Biarmlandie, après » avoir contraint les sacrificateurs de se » retirer à *Sigitini*, où ils continuèrent d'of- » frir des sacrifices près le Mont-Signil. » Enfin, chassés de cet endroit, ils se ré- » fugièrent en Vinland, où mon père » Hraudur leur donna l'hospitalité ».

Opinion de Marcus Zueus Boxhornius.

La mort ayant empêché Boxhornius d'achever son ouvrage, l'éditeur nous en a conservé le plan dans une savante préface. Selon Boxhornius, le Scythe doit être considéré comme une langue primaire, et la source d'où dérivoient toutes celles de l'Occident, telles que le Grec, le Latin, le Germain, et même le Persan; ce qui explique l'identité de plusieurs mots de cette dernière langue avec l'Allemand.

Je pourrois rapporter, à l'appui du système de Boxhornius, une infinité d'exem-

ples de ces singulières identités, si curieuses pour l'historien philosophe, et dont je me propose de publier divers tableaux synoptiques dans mon Dictionnaire étymologique et raisonné de la langue Françoise. J'ajouterai même qu'on les retrouve sans peine dans les langues les plus opposées, sans faire usage des moyens employés d'ordinaire par les étymologistes, tels que la prothèse, l'apocope, la métathèse, et sur-tout l'alternation des lettres du même organe. J'invite ceux qui aiment ce genre de rapprochemens, à consulter la nouvelle édition du Trésor de Meninski, et l'excellent Dictionnaire Anglo-persan et Arabe de Richardson, 1777 à 1780, 2 vol. *in-folio*.

Le fameux visionnaire Rudbeck, qui ne perd jamais de vue son système d'identité, après avoir établi, par diverses preuves historiques, celle des premiers habitans de la Suède avec les Phéniciens et les plus anciens peuples du monde, ajoute aux autorités qu'il cite avec profusion, un tableau comparatif d'un grand nombre de mots Scythes, Suio-gothiques, Puniques, Germains, Hébraïques, Grecs, Latins, Scla-

vons et Finnois, au moyen duquel il prouve que l'ancien Punique a un rapport plus immédiat avec le Scythe et le Suio-gothique, qu'avec les autres langues anciennes de l'Europe. Enfin, il termine le treizième chapitre du tome III de son Atlantica par la traduction littérale, en ancien Suédois, de plusieurs vers puniques que Plaute nous á conservés.

De toutes ces preuves accumulées, il conclut que le Punique et le Suio-gothique, c'est-à dire, le Suédois qu'on parloit il y a 4000 ans, ont entre eux une ressemblance parfaite, tant par la construction des phrases, que par la composition, et même l'orthographe des mots. Cet ancien Suédois, ajoute Rudbeck, a été si peu altéré par le tems, que les Suédois modernes peuvent l'entendre sans peine. Voyez *Ihre in proœmio ad vocabularium Suio-gothicum.*

Enfin, continue Rudbeck, si le tems eût épargné quelques écrits des anciens Germains, des Angles, des Danois et des Bataves, on y retrouveroit une si grande quantité de mots communs entre eux, qu'il seroit facile de prouver l'identité de la langue de ces peuples avec le Suédois; car

on ne peut révoquer en doute que ces diverses nations, ainsi qu'une partie des habitans de l'Italie, de la France et de l'Espagne, ne soient sorties de la Scythie peu de tems après la naissance du Christ. Rudbeck observe ensuite, ainsi que l'ont fait avant et depuis lui tous les historiens du Nord, que les Scythes ayant inondé une partie de la Grèce, plusieurs mots de leur langue se mêlèrent nécessairement avec celle des indigènes; ce qui est constaté par le témoignage même de Platon, de Strabon, et d'un grand nombre d'autres écrivains Grecs.

Boxhorniûs, qui a bien moins accordé à son imagination que le savant et singulier auteur de l'Atlantica, admet cependant les mêmes systèmes d'identité; et il en conclut que les Latins n'ont, à certains égards, rien emprunté des Grecs, ni les Grecs des Germains, mais qu'ils ont tous puisé dans une source commune.

La langue Scythe, continue-t-il, étoit aussi connue que la nation même. Or, l'on donnoit le nom de Scythes à tous les peuples Septentrionaux de l'Asie et de l'Europe. Je crois nécessaire d'ajouter ici

à ce que dit Boxhornius, l'étymologie du mot *Scythe*, parce qu'elle peut jeter un grand jour sur l'existence même de ces peuples. Après avoir consulté la plupart des auteurs qui ont parlé de leur origine, tels qu'Orphée, Orthelius-Lexic; Pollux, *de Atheniensibus*; Vossius, *de Idololatriâ*; l'auteur du *Chronicon Paschale*, Rudbeck, Peloutier, etc.; il en résulte trois opinions principales : les uns tirent ce mot du Scythe même, *zihen*, courir, voyager; parce que ces Peuples étoient nomades dans leur origine. Les autres le dérivent également du Scythe ou Celto-scythe *schiessen-sxiotan*, tirer; Suio-gothique, *skittbogar*, arc; Gothique, *skjuta*, lancer, jeter. D'autres enfin, du Sclavon *szhit*, bouclier. Je remarquerai en passant que les monosyllabes *szhit*, *sko*, *cyll*, *sceall*, *shell* signifient *coquille* dans toutes les langues Septentrionales anciennes et modernes. Ces étymologies sont du moins plus vraisemblables que celles de certains glossographes, qui font venir le mot *Scythe* de *Scytha*, fils d'Hercule; car les Scythes étoient déjà une grande nation long-tems avant l'existence de ce conquérant célèbre, dont les

Grecs firent depuis un dieu. Je rapporterai plus bas à l'article *Ihre, page* 74, l'opinion de ce savant sur l'étymologie du mot *Scythe*.

Cluvier a démontré que les Celto-Scythes, c'est-à-dire, les Illyriens, les Germains, les Gaulois, les Espagnols, les Bretons, les Suèves et les Norwégiens parloient la même langue.

L'ancien Grec, ajoute encore le savant éditeur de Boxhornius, qui auroit dû nommer cet idiome primitif *l'ancien Pélage*, fut remplacé par la langue des Hellènes. Mais les vainqueurs conservèrent une grande quantité de mots qui apartenoient à celle du peuple vaincu. Le Scythe, qu'on doit considérer comme l'idiome le plus ancien de l'Occident, est donc la source de trois langues principales : 1.° de l'Hellénique ou Macédonien, d'où furent formés les divers dialectes Grecs ; 2.° de l'Illyrien, dont les dialectes Esclavons tirent leur origine ; 3.° du Gète, du Thrace, du Dace et de l'ancien Danois, qui sont les langues-mères des différens dialectes Germains.

Quant au Gète, ou ancien Gothique, il fut nommé depuis langue Runique, à cause des *Runes*, principalement en Scandinavie.

De

De ces diverses dénominations, il est aisé de conclure que la langue Runique est la même que l'ancien Thrace, le Gète et le Dace, connus sous le nom générique de Scythe.

L'éditeur de Boxhornius recommande ensuite de ne pas confondre le Scythe avec le Sarmate. Cette dernière langue, dit-il, étoit très-répandue en Asie, en Europe. Il paroît qu'elle étoit la même que l'idiome Colchique, puisqu'une partie des habitans de la Colchide vint s'établir en Illyrie et en Epire. Aujourd'hui encore les Circassiens, situés vers la mer Caspienne, et voisins des Russes et des habitans de la Colchide, parlent Sarmate.

Je ne donnerai ici qu'un extrait rapide de l'ouvrage de Boxhornius. Ce savant, dans son premier chapitre, s'attache principalement à réfuter l'erreur de ceux qui ont confondu les nations et les langues de l'Orient et de l'Occident. Il établit en même tems pour principe, que le moyen le plus sûr de découvrir l'origine des nations, est le tableau comparatif des divers idiomes anciens et modernes, ainsi que l'identité des langues.

Il critique ensuite Bochart, qui s'efforce envain d'établir l'identité absolue du Phénicien avec le Gaulois, et réfute dans le chapitre III l'opinion de Turnèbe sur l'entière extinction de la langue Gallique, aprés avoir démontré, dans son chapitre premier, l'identité du Breton et de cet ancien idiome du Nord.

Malgré les conquêtes des Romains et des Anglo-saxons, le Gallois, nommé autrefois *Camrœcus, Cymrœcus* ou *Cambrique,* s'est conservé jusqu'à présent dans sa pureté originelle. On retrouve de même en Espagne, chez les Cantabres, nommés depuis Biscaïens, l'ancienne langue Espagnole, qui a survécu aux Romains, aux Goths et aux Maures. En général les idiomes originels se conservent plus volontiers parmi les habitans des montagnes. L'ancienne langue des Epirotes se parle encore aujourd'hui dans les montagnes de l'Epire.

Boxhornius emploie le reste du chapitre IV à démontrer l'identité de la langue Bretonne avec le Grec et le Latin. Gr. υδωρ, eau ; br. *douv :* gr. αλ, sel ; br. *halen :* gr. ονωμα, nom ; br. èno : gr. πεντε, cinq ; br. *pump :* gr. δεκα, dix ; br. *dec :* lat. *frænum,*

frein; br. *froyn :* lat. *tripus*, trépied; br. *trepet;* lat. *unicus,* unique; br. *unic:* lat. *canis,* chien; br. *can*, etc.

Geraldus avoit prétendu que l'ancien Breton tiroit son origine du Troyen ou Grec primitif. Ce sentiment, que Rudbeck eût sans doute adopté avec ardeur, est réfuté victorieusement par Boxhornius, chap. VI. Ce judicieux savant ne conclut autre chose de l'identité du Grec, du Latin et du Breton, sinon que cette dernière langue, malgré le sentiment de Povellus dans ses Annotations sur Geraldus, n'est formée ni du Grec, ni du Latin; mais que ces trois idiomes ont une origine commune, qui est le Scythe. Faute de connoître cette verité, dit-il, plusieurs savans, entre autres Adrien Junius, qui a employé un chapitre entier pour noter divers mots Allemands comme dérivés du Grec, ont commis une grande erreur, en rapportant à cette langue l'origine de plusieurs mots modernes. Joseph Scaliger et Juste Lipse, continue-t-il, ont retrouvé dans la langue Persane plusieurs mots Allemands, tels que *fader, mader, bruder, tuchter, band;* etc.....; sans doute parce que ces deux langues avoient pour

mére commune la langue Scythique. Il compare ensuite plusieurs mots Turcs et Allemands qui ont entre eux une même signification.

On sait que les savans des siècles derniers faisoient remonter, ou, pour mieux dire, bornoient l'origine des langues à l'époque où l'on prétend que fut bâtie la tour de Babel. Jean Davies, fidèle à ce principe, fait venir l'ancien Breton de l'Hébreu. Mais Boxhornius, plus fidèle encore au principe d'une saine physique, sans d'ailleurs réfuter ouvertement la tradition des livres sacrés, expose avec modestie ses doutes sur cette doctrine, qu'on a nommée *Sainte* afin d'être dispensé de l'expliquer. Quand bien même, dit-il, j'accorderois que l'Hébreu est la plus ancienne de toutes les langues, ce ne seroit pas une raison pour en conclure que les autres n'en sont que de simples dialectes. Les écrivains qui ont rapporté la confusion des langues à l'époque de la Tour de Babel, ont commis deux grandes erreurs; les uns, en voulant universaliser les effets de cette confusion miraculeuse qui, selon eux, est l'origine du Persan, du Grec, du Latin, du Germain, et de plusieurs autres langues en usage

soit parmi les Scythes d'Asie et d'Europe, soit parmi les peuples qui en sont sortis ; les autres, en prétendant que certains idiomes opposés ne sont que des dialectes de l'Hébreu. D'ailleurs, continue Boxhornius, les Celtes, Galates ou Gaulois, qui établirent des colonies en Asie, ayant conservé l'usage de leur langue naturelle, est-il probable que ceux qui restèrent en Europe échangèrent la leur contre celle des Phéniciens ? Aucun auteur digne de foi ne parle de colonies Phéniciennes établies dans les Gaules. Enfin, ajoute encore Boxhornius, la plupart des mots Gaulois rapportés par Davies comme entièrement conformes au Phénicien, n'ont aucune affinité avec cet ancien idiome de l'orient.

Bochart, conformément à l'opinion de Davies et des autres savans de son tems, dérive du Phénicien les mots Gaulois qui expriment des objets de première nécessité, ou qui sont d'un usage commun, tels que les noms de lieux, ceux des vêtemens, des armes, des animaux, des dignités, etc... Or, ajoute Boxhornius, il n'est pas un seul exemple dans l'histoire, et il est contraire à la raison, que des étrangers puissent

entièrement détruire de semblables dénominations reçues chez le peuple au milieu duquel ils s'établissent, pour y substituer d'autres noms puisés dans leur propre langue.

Boxhornius, persévérant toujours dans son scepticisme sur l'antériorité exclusive de l'Hébreu et les prétentions des partisans du système Babélistique, réfute encore Wormius, Liscander, ainsi que plusieurs des savans les plus accrédités du Nord qui ont traité de l'origine de la langue Danoise. Quelques-uns avoient avancé que le Cimbrique moderne est un mélange du Teuton avec l'ancien Cimbrique; et que plus on se rapproche des temps modernes, plus le nouveau Cimbrique se trouve mêlé de Germain : quant à l'ancien, ils le considèrent comme un dialecte de l'Hébreu ; ce qu'ils prétendent prouver, 1.° par les noms des premiers rois ou chefs, qui n'ont aucun rapport avec le Teuton, et qui sont entièrement Hébraïques, tels que *Dan*, *Loth*, *Gormo*, *Togorma*, etc. ; 2.° par plusieurs expressions d'un usage commun qui ne se retrouvent que dans l'Hébreu. Boxhornius détruit la plupart de ces assertions, en prouvant, par divers rapprochemens, que ces mots et ces

idiotismes communs à l'ancien Cimbrique et à l'Hébreu, se retrouvent pareillement dans le Germain : il ajoute que les anciens mots Bretons et Gaulois appartiennent en partie au Germain, ainsi qu'aux différens idiomes des peuples qui sont voisins de la Germanie.

Le sentiment de Guillaume Postel, qui, dans son Alphabet en douze langues, prétend que les anciens Gaulois ignoroient l'art d'écrire avant l'arrivée des Phocéens à Marseille, paroît également erroné à Boxhornius. Ce judicieux savant convient que les caractères Gaulois ne différoient guère des lettres Grecques ; mais, selon lui, cette ressemblance ne prouve pas qu'ils aient été introduits dans les Gaules par les Phocéens. Les caractères Germains, ajoute-t-il, ressemblent à ceux des Grecs : faut-il en conclure que ces peuples, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, doivent leur alphabet aux Grecs ou Hellenes? A l'appui de son système, Postel avoit donné un vocabulaire de mots Gaulois qu'il croit dérivés du Grec. Boxhornius observe que ces mots existoient également dans le Germain; et afin de prouver la vérité de cette

assertion, il met sous les yeux de ses lecteurs un tableau comparatif de ces mêmes mots dans les trois langues. Ainsi l'on ne peut dire qu'ils sont dérivés respectivement l'un de l'autre ; mais tous ont une origine commune, qui est le Scythe.

Boxhornius termine le chapitre VIII par une assertion que j'ai retrouvée depuis dans quelques écrivains modernes. Les chiffres, (1) dit-il, ne sont que des lettres Scythes. Ceux qui les tirent des Indes se trompent ; car les Indiens les ont reçus des Perses, et les Perses étoient Scythes d'origine. Je ne me permettrai pas d'examiner ici cette opinion, qu'il faut nécessairement soumettre à une discussion aussi sévère que détaillée ; mais quoiqu'au premier coup d'œil elle paroisse très-hasardée, les Origines et le Lexique de Boxhornius doivent être placés au rang des meilleurs écrits qu'on a composés sur ces matières.

On verra dans l'extrait suivant, que Leibnitz, dont nous avons diverses notes sur ce Lexique, avoit adopté une grande partie des idées de Boxhornius. Cet éloge suffit pour engager ceux qui voudront étudier avec fruit les antiquités du Nord, à con-

sulter soigneusement l'ouvrage même de ce savant Hollandais, qui mériteroit d'être placé à côté d'Hickesius, si, comme je l'ai déja dit, la mort ne l'eût point arrêté au milieu de sa carrière.

Opinion de G. G. Leibnitz.

Le célèbre auteur de la Théodicée et du Système des Monades, l'un des plus savans et des plus judicieux historiens de son siècle, a composé, sur les antiquités du Nord, divers ouvrages dont je vais donner ici l'analyse rapide.

Leibnitz, dans une lettre sur l'origine des Titans et des Géans, OEuvres complètes, tome IV, pag. 209, explique ainsi cette allégorie : La guerre des Titans et des Géans contre les Dieux, n'est autre chose qu'un voile mythologique sous lequel les poëtes ont enveloppé l'histoire des irruptions des Scythes ou des Celtes en Asie, et dans la Grèce alors soumise à des rois, qui, chez ces peuples barbares, passoient pour des héros ou des dieux. Prométhée, continue-t-il, étoit Scythe, et son alligation au mont Caucase par ordre de Jupiter, signifie la défaite des Scythes par l'établissement

de plusieurs forts près la mer Caspienne.

Ces diverses explications données par Leibnitz, sont conformes, sous plusieurs rapports, aux idées de Rudbeck, qui avoit publié son Atlantica avant que le célèbre philosophe de Leipsick eût écrit sur l'histoire et l'origine des nations. Rudbeck, tome II, chap. II et III, pag. 14 à 36, s'efforce de prouver l'identité des héros Hyperboréens avec les dieux de la Fable; celle des fictions des Scaldes ou anciens poëtes du Nord avec celles des Grecs, des Égyptiens, des Lybiens et des habitans de l'Asie. Il compare divers passages des Scaldes et des écrivains Grecs: ensuite il donne, tome III, chap. X, pag. 159 et 342, l'histoire des migrations des premiers habitans du Nord dans l'Assyrie, la Médie, la Perse et l'Égypte. Il leur attribue toutes les expéditions des héros de la Fable, telles que la conquête de la toison d'or, etc. Il s'étend fort au long sur les Pygmées, leur taille, leurs mœurs, et sur les Géans, enfans ou dieux de la terre. Puis, revenant aux expéditions des Goths, il ajoute que ces peuples fondèrent de grands empires en Europe, et qu'ils se rendirent redoutables sur les mers depuis l'an du

monde 2000, jusqu'au huitième siècle de l'ère chrétienne.

Selon Messenius, *Scandia illustrata*, la première migration eut lieu l'an du monde 1900, sous Eric premier, ou Zarak, bisaïeul d'Abraham. Mais Liscander, Hist. Dan. pag. 29, en fixe l'époque vers l'an du monde 2264, c'est-à-dire, du tems d'Abraham. Roderig Zantius, Hist. Hisp. liv. I, chap. IX, dit que la plus ancienne migration des Goths eut lieu du tems de Gédéon, juge des Juifs. Isidore, qui vivoit l'an de J. C. 630, assure dans ses Origines, liv. V, pag. 117, que l'empire des Scythes est le plus ancien de tous ceux du globe, et en fait remonter l'époque au tems de Zarug. Il est difficile de trouver dans l'Histoire Grecque, Latine et de la Suède antique, une migration plus insigne des Goths dans l'Égypte, en Grèce et dans les Indes.

Le même Messenius parle d'une autre migration qui eut lieu vers l'an du monde 2571, Othoniel étant juge des Israëlites, c'est-à-dire, 1430 ans avant J. C. Platon, qui, d'après Solon, donne une description de la Suède, compte 9,000 ans depuis l'expédition des Atlantes et leur guerre avec

les Grecs : Solon avoit appris ces faits des Egyptiens, et il est nécessaire d'observer que, d'après le comput de ces peuples, 9000 années Égyptiennes ne reviennent guère qu'à 739 années solaires. Hérodote, dans *Melpomène*, rapporte qu'il s'est à peine écoulé 1000 ans depuis cette expédition jusqu'au temps de Darius. Or, Darius et Hérodote vivoient l'an du monde 3400. Ce changement d'années Égyptiennes en années solaires est confirmé par Diodore de Sicile, qui compte 23,000 ans depuis As ou Osiris, fils de Saturne : ces 23,000 années ou mois de 30 jours, reviennent à environ 1,900 années solaires; calcul avoué par tous les chronologistes, et entre autres par Eusèbe. D'après ce calcul, la guerre de Troye auroit eu lieu l'an du monde 2700, et le déluge d'Ogyges, contemporain de Moïse, l'an du monde 2400.

J'observerai à mes lecteurs que je me borne à rapporter ici l'opinion de Rudbeck sur ces grandes crises de l'histoire. Écoutons-le maintenant, lorsqu'il parle de l'expédition des Argonautes, afin de confirmer ce que j'ai avancé plus haut sur les divers degrés de similitude que j'ai cru remarquer

entre l'explication qu'il nous donne de certains points de la mythologie Grecque, et celles qui nous ont été également transmises soit par Leibnitz, soit par plusieurs autres savans modernes.

Rudbeck, tom. I, chap. XXVI, pag. 665-681, prétend que les Argonautes remontèrent le Volga; qu'ils construisirent le navire Argo dans la forêt Hercinie; et qu'après avoir traversé la mer Baltique et le Sinus-Cronius auquel Pline a donné le nom de Mer-morte, ils parvinrent jusqu'à l'ancienne patrie de ses ancêtres.

Il soutient dans le chap. XXII, pag. 531-561, que l'Achéron et l'Enfer ne sont que l'extrémité ou la partie inférieure du globe. Il cite Pline, Plutarque, Orphée, Virgile, ainsi qu'un long fragment de Platon, dont il fait avec justice le plus grand éloge, et qu'il est nécessaire de revoir dans le texte Grec.

Il est certain que plusieurs auteurs ont désigné, par le mot *Enfer*, les extrémités du monde et les parties les plus basses du globe. De là, disent-ils, sont venues les fictions des poëtes, qui ont relégué les mânes des morts sur les rives de l'Achéron

et du Cocyte. Rudbeck cherche à expliquer, en astronome et en cosmographe, l'obscurité qui régnoit dans les enfers, à raison de celle des pôles, et de l'ascension droite ou oblique du soleil. Il cite, à l'appui de cette opinion, divers témoignages de Pline, de Plutarque et de plusieurs anciens.

Je vais maintenant extraire le fameux passage de Platon, cité par Rudbeck : « Un certain Gobrias », dit l'illustre auteur du Timée, ouvrage le moins connu et le plus précieux peut-être de toute l'antiquité Grecque, « ayant fait le voyage de Délos, » trouva dans cette île des tables d'airain » sur lesquelles étoit gravée la forme des » jugemens prononcés aux enfers, d'après » les principes de la mythologie ». Ces tables, au rapport du même Gobrias, avoient été apportées à Délos des monts Hyperboréens, par Opis et Hécaergue. Rudbeck, s'appuyant sur divers fragmens de l'Edda, prétend que les noms de Minos et de Rhadamanthe sont d'origine Scythe. Il ajoute que cette forme triumvirale étoit en usage chez les anciens Hyperboréens dans les jugemens civils et criminels.

Il termine ce chapitre par l'énumération

de ceux qui, selon les poëtes, sont descendus aux enfers. Il prétend qu'ils n'avoient fait que voyager aux extrémités du monde ; et que les fleuves souterrains, tels que l'Achéron, le Cocyte, etc. sont des rivières qui existent encore aujourd'hui dans le Nord sous des noms différens.

Rudbeck continue, et trace un tableau comparatif de la mythologie des anciens Scythes et de celle des Grecs. Il parle fort en détail des diverses expéditions du dieu *Saa* ou *Sadur* (celui qui sème), nommé depuis par les Grecs Saturne, qui, vers l'an 2000 de la création, parcourut la Palestine, l'Archipel de la Méditerranée, la Sicile, l'Italie, et, de retour dans sa patrie, fut chassé par les Titans, ensuite rétabli par son fils Jupiter ; et ce fut alors le règne de l'âge d'or. Le père Pezron va plus loin ; et quoique le monde ne fût encore que dans son enfance, il déplore la corruption des mœurs et le mauvais esprit qui régnoient déjà parmi les dames de la cour du roi Saturne. *Voyez Antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, vers la fin. Mais je laisse le docteur de Sorbonne Pezron moraliser sur la corruption des cours, et

je reviens à Rudbeck, qui, après avoir expliqué les divers noms donnés à Jupiter à raison de ses établissemens et de ses conquêtes, rend compte des invasions du héros dont la terreur fit ensuite un dieu. Il parle de la descente dans l'île de Crète, l'Italie, la Sicile et d'autres parties de l'Europe, ainsi que de ses incursions dans la Phénicie, la Cilicie, l'Égypte et la Chaldée, enfin certaines parties de l'Inde où l'on retrouve les superstitions, les mœurs, les usages, et jusqu'aux noms des Scythes. Rudbeck ajoute même qu'on y découvre les traces de leur langue, sur-tout dans les noms des villes, dont la plupart ont leur racine dans l'ancien Gothique.

Il développe ensuite ce même principe d'identité entre les Scythes et les Indiens, au moyen d'une comparaison très-détaillée de diverses appellations Indiennes et Chinoises qui, selon lui, sont d'origine Gothique. Il compare aussi plusieurs faits, et trouve dans les usages des anciens Goths, celui où sont encore les veuves Indiennes de se brûler sur le bûcher de leurs maris. De l'Inde, il passe en Afrique : il examine les mœurs, les coutumes des peuples qui

l'habitent ; et après avoir analysé divers noms propres, il démontre que la plupart sont d'origine Gothique. Enfin, il retrouve les Amazones parmi les femmes du Nord, et cherche à étendre ce système d'identité jusqu'aux Troyens, qu'il fait descendre des anciens Goths ou Scythes, dont le langage étoit, selon lui, semblable à l'idiome Phrygien.

Comme les ouvrages de l'illustre émule de Newton sont entre les mains de tout le monde, je me bornerai à indiquer ici ceux de ses écrits que doivent consulter de préférence les archéologues et les antiquaires.

1.° Recherches sur l'origine des nations, par le moyen des langues, tom. IV, pag. 185 - 198, ouvrage dans lequel Leibnitz suppose une langue primitive, dont les autres ne sont que les dialectes.

2.° Extrait d'une lettre de Pezron à Nicaise, sur l'origine des nations, tom. VI, pag. 80-85.

3.° Réflexions de Leibnitz sur la lettre du P. Pezron, tom. VI, pag. 85-87.

4.° Dissertation sur l'origine des Germains, tom. IV, pag. 198-205.

5.° Lettre à Nicaise sur l'origine des Germains, tom. IV, pag. 205-206.

6.° Lettre à Charles Spener sur la connoissance de l'ancienne Germanie, tom. IV, pag. 208-209.

7.° Lettre à un ami sur l'origine des peuples de la Transylvanie, tom. IV, pag. 206-208.

8.° Préface du livre intitulé *Annales des Boyens ou Bavarois,* par J. Adezreiter, tom. IV, pag. 64-73.

9.° Origine des Francs, tom. IV, pag. 146-167.

A la suite de cet ouvrage on trouve, 1.° Réponse de Leibnitz aux Observations du P. Tournemine; 2.° autre Réponse de Leibnitz aux Observations contenues dans un livre intitulé *N. H. Gundlingii monita ad librum, de origine Francorum spectantia, etc.*

10.° Deux lettres à Otton Sperlingius, tom. IV, pag. 268-269.

11.° Lettre à Wotton, tom. VI, pag. 217-220.

Le but de cette lettre est de prouver qu'on ne doit pas chercher exclusivement dans l'Islandois l'origine du Teuton; l'Anglo-saxon,

le Germain et le Francisque devant être considérés comme les sources communes de cet idiome : car le dialecte d'Ulphilas, qui est le plus ancien monument de la langue Teutonique, appartient également au Germain et aux autres idiomes Septentrionaux.

Leibnitz appelle Scythiques les mots communs à l'Esclavon, au Germain et au Grec ; Celtiques, ceux qui sont communs au Latin, au Gallique et au Germain ; et Celto-scythiques, ceux qui sont communs au Gallique, au Germain et à l'Esclavon.

La langue des Basques, qui diffère de toutes celles de l'Europe, est venue de l'Afrique en Espagne, et doit sur-tout exercer l'attention des archéologues.

12.° Lettre au R. P. Verjus, sur l'utilité de la connoissance des langues parlées dans les vastes pays du Septentrion, tom. VI, pag. 227.

13.° Lettre à Chamberlayne, auteur du Pater Polyglotte, Amsterdam, 1715, in-4.°, dans laquelle Leibnitz cite avec éloge le Pater Polyglotte de Muller, tom. VI, pag. 199.

14.° Oraison Dominicale et autres prières, tom. VI, pag. 197 à 206.

Cet écrit de Leibnitz est un des plus importans de tous ceux qu'il a composés sur les langues. Il y démontre que la langue Kalmuc est presque semblable à celle des Mœgales. Or, cette dernière langue, dit-il, est à celle des Tartares ce que l'Allemand est au Flamand.

L'éditeur a placé ici divers extraits de plusieurs lettres écrites à Leibnitz par N. Witsenius, à la suite desquels on trouve une Oraison Dominicale en langues Cérémisse, Samoïède, Turco-samoïède, Mœgale, en Tongoin, en Hottentot. J'observerai qu'il a fallu, dans cette dernière version, se servir d'une périphrase pour rendre plusieurs mots qui n'existent point dans la langue Hottentote; tels que *beatus*, *regnum*, *etc.*

Ces diverses prières sont suivies d'un petit vocabulaire Latin et Allemand. A la suite de chaque mot, le philosophe de Leipsick a placé l'indication d'un signe ou geste, dont le but est de rendre l'expression ou la pensée par un acte purement mimique. On sent combien ce vocabulaire est intéressant à consulter pour la gram-

maire générale, ainsi que pour la partie métaphysique des langues.

15.° Essai d'un Glossaire Celtique, tom. VI, pag. 96-129.

Ici j'oserai accuser Leibnitz d'avoir examiné avec trop de précipitation le vocabulaire que Boxhornius a tiré de Davies, et qu'il a placé à la fin de ses Origines Galliques; ou du moins, je reprocherai à son savant éditeur de n'avoir point supprimé cet écrit que, sans doute, Leibnitz eût désavoué lui-même. Cette superstition n'est que trop ordinaire à ceux qui recueillent les ouvrages des écrivains célèbres.

16.° Notes sur l'Essai d'un Glossaire Chaucique, tom. VI, pag. 67.

Au mot *Adel*, Leibnitz, qui ne regarde comme Scythe que ce qui concerne les Sarmates et les Huns ou Hongrois, censure Verelius pour avoir donné à son Lexique le titre de Scytho-Scandinave. Je ne relèverai point cette opinion du philosophe Allemand, mais je pense qu'elle doit être soumise à un examen sérieux.

17.° Mélanges étymologiques, tom. VI, pag. 130-140.

On trouve, à la suite de ces Mélanges, trois lettres d'André Acoluthus, qui soutenoit l'identité de l'Arménien avec l'idiome des anciens habitans de l'Égypte. Ce sentiment est réfuté par Leibnitz. J'observerai cependant, ajoute-t-il, que le Copte est composé d'ancien Égyptien et de Grec, mêlé d'un peu d'Arabe. Leibnitz donne aussi, dans ces Mélanges, une suite de mots qui prouve l'affinité de l'ancien Colchique et du Géorgien moderne.

18.° Origine du mot Blason, tom. VI, pag. 184-185.

Leibnitz, dans ce petit traité, recommande d'ajouter à la connoissance des langues celle des patois et des idiotismes, au moyen desquels on découvre souvent d'utiles vérités pour l'histoire des faits et pour celle des mœurs. Rudbeck avoit démontré ce principe dans son Atlantica. Tom. I, chap. II, pages 27-29.

19.° Questions de Leibnitz à D. Podesta, et Réponses de Podesta à Leibnitz, tom. VI, pag. 228-231.

Voici les principales questions qui font l'objet de cet écrit :

I. Projet d'un Vocabulaire des mots

employés par le peuple chez les anciens habitans de la Transylvanie. Utilité de ce travail à raison de certains mots appartenant à cet idiome, et qui, sans être Hongrois ni Esclavons, sont néanmoins inconnus aux autres Germains.

II. Utilité de savoir s'il se trouve encore, dans la Tartarie-Crimée, des Germains, ou des Goths parlant le Germain.

III. Quels sont les peuples voisins ou sujets des Moscovites, et qui ne parlent pas l'Esclavon?

VI. S'informer par le moyen des marchands qui se rendent à Tobolsk, pour de là commercer vers la Perse, l'Inde et la Chine, quelles sont les langues en usage parmi les peuples de la Sibérie situés sur les bords de l'Oby, de l'Irtis, etc.

Réponse de Podesta à la question précédente.

Les langues en usage parmi les hordes de Tartares répandues sur les bords du Volga, participent du Tartare et du Russe vers les parties les plus orientales; et vers les parties orientales elles s'éloignent du Tartare, sont mêlées de Turc et de Tartare-

chitai, comme on peut le voir dans l'histoire d'Husseinus Algenabius.

V. Utilité de savoir quelles sont les langues des peuples placés en-deçà et au-delà du Pont-Euxin, vers l'orient et vers le nord.

Réponse de Podesta.

En suivant la ligne droite, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux environs de Caffa et de Bialogrod, on parle un Tartare plus doux; et au-delà, un Tartare plus rude. Les Circassiens, les Kalmucs ont un langage mêlé de Tartare et de Russe. Les habitans de Trébysonde se servent d'une langue partie Turque, partie Géorgienne, qu'on appelle *Ibérique*, et qui a ses caractères particuliers. La grammaire de cette langue a été imprimée avec les caractères qui lui sont propres, à Rome au collége de la Propagande. La langue des Tartares-Magiari est semblable au Hongrois d'Europe. Celle du Destkaptschack est mêlée de Tartare-chitai et de Persan : mais la langue la plus répandue dans les parties septentrionales de la mer Caspienne, est le Tartare-chitai, qui a des caractères semi-hiérogly-

phiques et semblables au Syriaque. *Voyez l'Histoire Turque* d'Husseinus Algenabius ; —Chappe, *Voyage en Sibérie ;*—L'Évêque, *Peuples soumis à la Russie.*

VI. Même question pour les peuples situés au nord de la mer Caspienne, et au-delà vers l'orient et le septentrion.

Réponse de Podesta.

On trouve plusieurs germanismes dans la langue des habitans de la Tartarie dite Destkapschack, située au nord de la mer Caspienne, vers le couchant, pays limitrophe aux Tartares-Magiari, et qui se prolonge vers l'Orient jusqu'au fleuve appelé par les Arabes *Gihun*, et par les Latins *Taxartis*. Cette langue est semi-Persique et semi-Tartare oriental. La langue Persique, qui renferme un grand nombre de mots Germains, paroît être celle des Tartares du Destkapschack. Les Tartares dont parle Busbequius, habitoient cette portion de la Tartarie.

N. B. Voyez *la Grammaire et le Dictionnaire Tartare-Mantchou* du savant et laborieux Langlès.

VII. On a su d'un Jésuite Hongrois pris

par les Tartares, et vendu à des marchands qui habitoient au-delà de la mer Caspienne, qu'on parloit dans ces contrées une langue approchant de la Hongroise. Utilité de savoir plus de détails à ce sujet.

VIII. N'existe-t-il pas dans l'Albanie et la Bulgarie un idiome différent du Hongrois, du Grec et du Turc? Au rapport de certains voyageurs, on parle en effet une langue particulière dans les montagnes de l'Albanie et de l'Épire.

Opinion de Jean Ihre.

L'Europe savante compte peu d'ouvrages qui soient comparables à celui dont je vais donner ici l'analyse. Examinons rapidement les principes que son laborieux auteur a établis dans la préface de son Dictionnaire comparé.

Ihre ne nie point l'existence d'une langue primitive, et ne réfute pas formellement l'opinion de ceux qui croient que cette langue primitive est la langue Hébraïque: mais, ajoute-t-il, semblable au généalogiste prudent qui s'arrête dans ses recherches dès que l'histoire et les monumens cessent de l'éclairer, le sage étymologiste observe

avec soin les dérivations de la langue dont il veut connoître les sources, et se borne à consulter celles que l'histoire lui indique comme une origine sûre, ou dans lesquelles il retrouve des vestiges d'un idiome déjà connu.

Celui qui prostitue son érudition à comparer avec les langues de l'Europe, le Chinois, le Siamois, le Péruvien, et quelques autres idiomes de l'Amérique ou de l'Inde, dénature la science, la transforme en un fantôme ridicule, et trompe ses lecteurs au lieu de les éclairer. De légères ressemblances suffisent-elles pour prouver qu'il existe entre ces divers idiomes une affinité réelle?

Le premier devoir de l'étymologiste est donc d'examiner avec soin les différentes crises dont l'histoire des peuples est remplie, ainsi que les anciens idiomes auxquels la langue qu'il veut analyser doit son origine: mais sur-tout qu'il prenne garde, continue-t-il, de chercher au loin ce qu'il a souvent autour de lui; car la manie de la plupart de savans qui ont étudié à fond une langue ancienne, est de vouloir y rapporter toutes les autres. Pezron ne voit

que du Celtique ; Bochart, que du Punique et de l'Arabe ; Emeric Casaubon, Perionius, Helwigius, que du Gothique; enfin le P. Thomassin, que de l'Hébreu.

Ihre paroît avoir suivi une marche plus sage et mieux ordonnée. Il recommande principalement l'étude de l'Islandois, parce qu'il le considère comme celui de tous les anciens idiomes du Nord qui s'est le mieux conservé dans sa pureté originelle, n'ayant rien perdu par le mélange des nations étrangères. Ensuite il s'étend sur la nécessité d'étudier les dialectes Allemand et Anglo-saxon, parce qu'ils sont évidemment formés de l'ancien Scythe. De ces différens idiomes, il passe au Mœso-gothique, dont il nous reste, dit-il, peu de vestiges ; ce qui prouve que ce savant homme n'avoit point lu avec assez d'attention les Antiquités Septentrionales d'Hickesius. Cependant, comme les Goths et les Celtes sont indubitablement Scythes d'origine, et que les archéologues croient avec raison que la langue Celtique s'est conservée dans le Cambro-breton, ainsi que dans l'Armorique, il recommande encore l'étude de ces divers idiomes, d'autant plus qu'il

a observé, ajoute-t-il, des rapports très-sensibles entre le Celte et l'ancien Gothique. Il ne faut point perdre de vue, continue le savant Suédois, que les Scythes ont habité les pays limitrophes de ceux qui furent depuis envahis par les Grecs, puisque même plusieurs nations Scythes, connues sous le nom de Pélages, étoient déjà établies sur le territoire de la Grande Grèce avant l'arrivée des Hellenes. Ce fait si connu de l'histoire des premiers Peuples, lui sert à expliquer la grande affinité qui règne entre le Scythe et le Grec. S'appuyant en même tems sur le système de la migration des peuples de l'Orient vers l'Europe, il s'efforce de découvrir quelques vestiges de ces idiomes originels; et il examine, en observateur attentif, les diverses altérations qu'ont dû nécessairement produire le commerce, le voisinage et le mélange plus ou moins considérable des nations entre elles. D'après ce principe, il va chercher jusque dans le Persan l'origine des divers mots de sa langue naturelle, et regrette de ne point connoître les dialectes Esclavons, qui, dit-il, l'auroient beaucoup aidé dans ses recherches sur les

langues Scytho-gothiques, puisque les Esclavons ainsi que les Goths sont descendans des Scythes, qu'ils se sont mêlés avec les Gètes, et qu'ils habitent aujourd'hui le même pays d'où sont sortis les peuples Septentrionaux. Puis il établit diverses règles sur l'alternation des lettres, la plus importante des connoissances nécessaires à l'étymologiste.

(Hébreu). Ihre parcourt ensuite avec une sagacité peu commune les divers degrés d'analogie des langues Septentrionales avec l'Hébreu et les principaux idiomes de l'Europe. Il donne en même tems le tableau des rapports innombrables qui existent entre le Scythe et le Grec. On trouverait, ajoute-t-il, la preuve de ces assertions dans le Trésor harmonique des langues, de Rudbeck le fils, si cet ouvrage étoit imprimé; mais il n'existe qu'en manuscrit dans la bibliothèque publique de Suède. La même observation se trouve dans la préface du Glossaire universel de Louis Thomassin, qui croyoit, disoit-il, lire du Grec en parcourant le Lexique Runique de Wormius. Cette assertion du P. Thomassin est sans doute exagérée; mais je suis surpris qu'en

parlant des affinités du Scythe avec l'Hébreu, le savant Ihre n'ait pas cité l'Essai publié en 1727, par Rudbeck le fils, sur l'utilité de la langue Gothique pour l'explication des passages les plus obscurs de l'Ecriture-sainte, et dans lequel on trouve des remarques intéressantes sur l'analogie du Gothique avec le Chinois, et du Finnois avec le Hongrois.

(Scythe). Je vais rapporter maintenant l'opinion de J. Ihre sur les divers dialectes en usage parmi les Scythes. Ces peuples, dit-il, étant descendus soit de Japhet, soit de Gomer, ont dû conserver une grande quantité de mots de la langue primitive. Or, comme ils se sont ensuite subdivisés en un grand nombre de nations différentes, qui toutes ont conservé leur dénomination première quoiqu'elles parlassent des dialectes différens, on ne peut établir un système fixe d'identité d'après l'examen des divers mots qui se retrouvent dans les auteurs latins, et que l'on croit d'origine Scythique. Il est fort impossible de les expliquer par le moyen du Gothique et de l'Allemand, puisqu'ils peuvent appartenir au Sarmate ou à quelque autre ancien dialecte.

Cette observation d'Ihre rappelle le passage de l'éditeur de Boxhornius, dans lequel il dit formellement qu'il ne faut pas confondre le Scythe et le Sarmate ; car cette dernière langue étoit très-répandue en Asie et en Europe. Il paroît qu'elle étoit la même que le Colchique, puisqu'une partie des habitans de la Colchide vint s'établir en Illyrie et en Epire. Aujourd'hui encore, les Circassiens, situés vers la mer Caspienne, voisins des Russes et des habitans de la Colchide, parlent le Sarmate.

On ne peut douter, continue Ihre, que la langue Scythe ne fût divisée en un nombre infini de dialectes différens. Hérodote rapporte, liv. IV, que ceux qui voyageoient en Scythie chez les Phalacriens, peuples de la même tribu, étoient obligés d'avoir sept interprètes, ou de savoir sept langues. Pline, Hist. nat. liv. V, nous apprend que les affaires des Romains étoient traitées dans la Colchide par cent trente interprètes. Les Alains, selon Strabon, liv. X, avoient vingt-six langues. Mithridate apprit vingt-deux langues, afin de pouvoir communiquer sans interprète avec ses sujets. Le scoliaste d'Apollonius de Rhodes

compte

compte jusqu'à cinquante nations Scythes ; toutes différentes les unes des autres.

Plusieurs écrivains assurent que la Chersonèse Taurique et les environs du Palus Méotide étoient jadis habités par les Scythes ; d'autres prétendent que ces contrées le furent par des Goths. Aussi Grotius observe-t-il que souvent les mêmes actions sont indistinctement attribuées aux Goths ou aux Scythes. Eunapius appelle Scythes ceux qui sont appelés Goths par Ammien. Théophane dit expressément que les Scythes étoient nommés Goths dans leur propre langue. En effet, les Grecs, et sur-tout les Eoliens, faisoient volontiers usage de la prothèse de l'*s* : c'est ainsi qu'ils nommoient Σιμϐροι les Cimbres. Telle est, selon Ihre, la véritable origine du mot Scythe, et le vrai moyen d'expliquer pourquoi les anciens auteurs ont écrit tantôt que les Gètes sont de la nation Scythe, tantôt que les Scythes font partie des Gètes.

On sera d'autant moins fondé à révoquer en doute ces diverses assertions, qu'aujourd'hui même, dans la Chersonèse Taurique, ancienne demeure des Scythes, on parle un Gothique absolument semblable à celu

dont se servoit Ulphilas. Il n'est point d'exemple qu'une langue ait subi moins d'altération durant l'intervalle de treize siècles.

Auger Busbeck, ambassadeur de Ferdinand, roi des Romains, près Soliman II, et à qui la bibliothèque de l'empereur doit ses plus précieux manuscrits Grecs, trouva à Constantinople deux habitans de la Chersonèse Taurique : il leur fit plusieurs questions sur la langue de leur patrie, et recueillit de ces divers entretiens un grand nombre de mots entièrement conformes au dialecte du Manuscrit d'argent, ainsi qu'au génie de la langue Allemande. Ihre compare en même tems plusieurs mots en usage dans la presqu'île de Précop avec ceux de la langue Mœso-gothique qui sont parvenus jusqu'à nous.

Précop.		Ulphilas.
Plut,	*Sang,*	Bloths.
Stul,	*Siége,*	Stols.
Hus,	*Maison,*	Hus.
Wingart,	*Vigne,*	Veinagards.
Reghen,	*Pluie,*	Rign.
Bruder,	*Frère,*	Brothar.
Schwester,	*Sœur,*	Svistar.

Alt,	*Vieillard*,	Alts.
Winten,	*Vent*,	Winds.
Siluir,	*Argent*,	Silubr.
Goltr,	*Or*,	Gulth.
Fisch,	*Poisson*,	Fisks.
Hoef,	*Tête*,	Haubith, etc.

Ces exemples et une foule d'autres suffisent pour réfuter l'opinion de ceux qui ont voulu soutenir que le Manuscrit d'argent n'étoit point Gothique, puisque nous trouvons même aujourd'hui, dans le pays qui a été le berceau des Goths, la plupart des mots qui composent l'idiome d'Ulphilas.

J'observerai qu'Ihre n'a point cité le Vocabulaire de la langue de l'île Précop qui se trouve à la suite de l'Oraison Dominicale de Chamberlayne, éd. de 1715. La plupart des mots que renferme ce Vocabulaire, pourroient être entendus sans peine par des Allemands.

Le savant Suédois, après avoir fait l'énumération de différens peuples connus sous le nom générique de Scythes, donne le tableau des nations qui parloient Gète, suivant les historiens Grecs et Latins. Il passe en revue toutes celles qui habitoient

les bords du Danube. L'idiome Gète, dit-il, étoit en usage chez la plupart de ces peuples, et cet idiome passoit pour être la langue naturelle des nations voisines du Pont-Euxin.

Selon Strabon, les Daces, qui habitoient les pays nommés aujourd'hui Transilvanie, Moldavie et Walachie, parloient la même langue que les Gètes. Plusieurs écrivains prétendent même que le nom de Dace est moderne, et que ces peuples étoient issus des Gètes. J'observerai que les Romains confondoient les Thraces avec les Gètes. En effet, Strabon rapporte que ces peuples parloient un idiome semblable à celui des Daces. Le même écrivain Grec nous apprend encore que les Gètes s'appeloient anciennement Mysiens, nom donné par les Grecs aux habitans de la Mœsie d'Europe, qu'il faut bien se garder de confondre avec les Mysiens d'Asie. Or la langue des Mysiens est parvenue jusqu'à nous, puisqu'il nous reste des fragmens d'une version de la Bible, faite par Ulphilas, un de leurs évêques.

Procope, dans son histoire des Vandales, démontre que ces peuples, ainsi que les

Visigoths et les Gépides, étoient originaires des Goths; qu'ils avoient tous les mêmes mœurs, et parloient une langue commune, qui étoit la langue Gothique.

Les Alains faisoient également usage de la langue Scythe, c'est-à-dire, du Gothique, selon le témoignage de Sheringuam et de Jornandès. *Voyez* Boxhornius sur l'identité des anciennes langues de la Scythie, de la Thrace et des Amazones.

Qoique les lois des Lombards soient écrites en Latin, on s'aperçoit sans peine, à la foule d'idiotismes dont est rempli le texte même de ces lois, que la langue des Lombards étoit le Gothique. D'ailleurs, on prétend qu'ils étoient issus de la Scandinavie, et que dans l'origine ils se nommoient *Viniles* ou *Vindiles*.

Les Ostrogoths, c'est-à-dire, ces peuples qui détruisirent Rome et asservirent l'Italie, dictèrent des lois aux Romains dans la langue Gète, comme on peut s'en assurer par l'acte de vente trouvé en Italie, imprimé dans les Inscriptions Doniennes, et réimprimé dans la préface d'Edward Lye, sur l'édition d'Ulphilas donnée par Benzelius. Personne n'ignore que cet acte de vente

est écrit dans le dialecte Germanico-mœso-gothique, et avec les caractères propres à cette langue.

Les Visigoths, qui soumirent l'Italie, la Gaule, ainsi que l'Espagne, et qui, selon Jornandès, étoient originaires de Mœsie, parloient aussi la langue Gothique : car leurs lois sont, comme celles des Lombards, remplies d'idiotismes propres à cette langue. Les noms de leurs chefs sont Goths, et les monumens de leur histoire sont autant de preuves de cette assertion.

Les Massagètes sont toujours placés par les auteurs Grecs au nombre des Gètes et des Alains. Il paroît constant qu'ils furent les alliés et les compagnons d'armes de ces peuples, qui conçurent les premiers le projet d'envahir l'Italie. Procope les confond avec les Goths, et Nicéphore Gregoras assure qu'on les appeloit communément Alains. Or il en est de même des Thassagètes ou Thyrsagètes, qui, selon Strabon, liv. VII, et Pline, liv. XIV, chap. 22, descendoient également des Goths.

On sait encore que les Bourguignons habitoient la Germanie et faisoient partie des Vendiléens. Wachterus, Gloss. Germ.,

démontre que leur langue approchoit du dialecte Celtique ; et cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que ce peuple étoit environné de nations Celtes. Cependant Agathias et Zozime leur donnoient une origine Gothique. Ammien-Marcellin nous apprend que le grand-prêtre étoit appelé chez les Bourguignons, *Siniste,* et le roi, *Hendin.* Ces deux mots sont d'Ulphilas ; car l'on trouve souvent dans le Manuscrit d'argent, le mot *sinists* employé pour prêtre, et le mot *kindins* pour roi ou prince.

Théophane dit expressément que les Goths habitèrent les contrées hyperboréennes, c'est-à-dire, vers le pôle boréal, jusqu'à l'an 43.

Diodore de Sicile, qui fait mention des Scythes hyperboréens, assure qu'ils parloient le même langage que les habitans de l'Attique et de Délos, à cause des rapports d'amitié qui existoient entre ces nations. Nous prouverons bientôt que les Athéniens parloient le Pélage, c'est-à-dire, le Gète ; ce qui doit servir à l'intelligence de ce passage de Diodore.

(*Celte*). Ihre traite ensuite dans le plus

grand détail, des Celtes et de leur langue. Les Romains, dit-il, donnoient en général aux Celtes le nom de Gaulois; et les Grecs, celui de Galates, Celtes et Celto-galates. Vers les derniers tems ces peuples fixèrent leur demeure entre le Rhin et les Monts Pyrénées. Quelques auteurs Grecs comprenoient sous le nom de Celtique, la plus grande partie de l'Europe, la Cimbrie et toute la Germanie.

César rapporte que la Gaule étoit divisée en trois parties; la Belgique, l'Aquitaine et la Celtique: il ajoute que chacune avoit son dialecte particulier. Or, c'est l'ancien Celte que parlent encore les Bretons, et, avec peu d'altération, les habitans du pays de Galles, en Angleterre. Tacite avoit déja observé de son tems, que l'idiome de ces deux peuples étoit presque le même; et ceux qui ont étudié les deux dialectes, attestent également cette vérité. Or, il est certain que l'idiome dont il est ici question, est celui que les écrivains Latins appeloient Gaulois; et les Grecs, Celtique.

Ihre pense que le Celte vient du Scythe, quoiqu'un assez grand nombre d'écrivains lui donnent une autre origine. Il fonde son

opinion sur le témoignage des plus anciens auteurs, et principalement sur l'analogie sensible du Celtique avec les dialectes d'origine Scythe. Il compare avec l'ancien Gothique l'idiome Breton et le Gaulois, qui sont évidemment dérivés du Celte. Il en démontre l'absolue conformité. Les preuves sur lesquelles il se fonde, sont, 1.° la ressemblance du Gothique; affinité qui devient plus sensible à raison de l'antiquité des mots: 2.° la conformité des composés, qui se retrouvent également dans les deux langues; ce qui doit être considéré comme l'un des argumens les plus sûrs pour prouver l'identité des deux idiomes: 3.° enfin il observe que cette analogie entre l'ancien Gothique et les dialectes de la Bretagne et du pays de Galles, se retrouve également dans le dialecte Hibernois, qui est aussi d'origine Scythe.

(Persan). Passons maintenant à l'examen d'un autre phénomène non moins essentiel à l'histoire des langues. Elichmann et Bochart ayant constaté par divers tableaux synoptiques la grande conformité qui existe entre le Persan et l'Allemand moderne, les archéologues du siècle dernier se réunirent pour

expliquer ce difficile probléme. Comme ce fait étoit certain, il ne s'agissoit plus que d'en déterminer la cause. Falloit-il le considérer comme l'effet des relations commerciales qui avoient eu lieu entre ces deux peuples? ou devoit-on l'attribuer à une commune origine? On observa avec justice que le commerce ne peut introduire dans une langue que des mots purement techniques, et qu'il ne peut changer les noms qui tiennent à la nature, tels que ceux de *père*, *mère*, *frère*, *sœur*, etc... Or, dans les deux langues, ce sont absolument les mêmes mots qui répondent à ces différentes idées.

L'habitude de comparer ensemble la majeure partie des idiomes anciens et modernes, m'a souvent fourni l'occasion de vérifier et d'étendre cette observation du savant auteur Suédois. C'est même ce qui m'a déterminé à placer dans mon Dictionnaire étymologique et complet de la langue Françoise, un vocabulaire polyglotte des idées primitives ou des mots de première nécessité, avec des distinctions que le changement ou l'alternation des lettres a dû produire dans la manière de prononcer; et cette partie ne sera pas la moins philosophique de mon Dictionnaire.

Il n'y a donc, continue l'auteur Suédois, qu'une origine commune qui ait pu produire des ressemblances aussi multipliées dans les deux idiomes; et l'on doit en conclure que les Perses sont d'origine Scythe, ainsi que les Grecs et les Allemands. En effet, quoique des ténèbres épaisses couvrent le berceau des Scythes, il est constant, d'après les relations des historiens, que non-seulement ils soumirent toute l'Asie, mais même qu'ils la tinrent sous leur domination durant un espace de 1500 ans.

Ihre recommande ensuite le lecture de l'essai de Sueno-Bring. J'ajouterai que depuis l'impression de cet ouvrage, John Richardson ayant publié, en 1777, son Dictionnaire Anglo-persan, le meilleur des dictionnaires en langue exotique, il est encore plus facile de dresser de bonnes tables comparatives, vu l'affinité de l'Anglois avec l'Allemand, dont cette première langue semble n'être qu'un dialecte. *Voyez* aussi le Dictionnaire Tartare - Mantchou de Langlès, celui de nos savans modernes qui a le plus étendu la connoissance des langues Orientales, en dotant la philosophie et la littérature d'un nouvel idiome, au

moyen duquel on pourra connoître un jour l'histoire d'une des parties les plus intéressantes du globe.

(Grec). Après avoir comparé les langues Scythe, Celte et Persane, examinons avec Ihre les nombreux rapports qui existent entre les Scythes et les Grecs. Junius, ce savant si profond dans la connoissance du Grec et du Gothique, a prononcé qu'il n'y avoit entre ces deux langues d'autre différence que celle du dialecte à l'idiome dont il est dérivé. L'identité du Grec et du Mœso-gothique est encore plus sensible. On retrouve dans l'une et dans l'autre non-seulement les mêmes mots, mais encore les mêmes idiotismes. Ex. : Goth. *taga* (toucher); ancien Latin, *tagere ;* ancien Grec, ταω ; on trouve dans Homère τη pour ται *(cape)* ; Ulphilas, *tekan*, *attekan* (toucher); Grec, θιγειν, θιγγανειν; ancien Latin, *tigere*, expression de Plaute, *attigere ;* parf. *tetigi*.— Goth *tiga* (se taire) ; Germ. *swigan ;* Allem. *sweigen ;* Grec, σιγᾶν, par le changement du *t* en *s* *tiga* faisoit autrefois, au prétérit, *tagde*. Ulphilas, *tahaida*, d'où vient le Latin *taceo*. Ainsi il est évident que le Grec σιγᾶν et le Latin *taceo*, quoique

dissemblables par l'orthographe, ont cependant une source commune. J'observerai en même temps que plus les mots sont ancieus, plus ils se rapprochent de leur origine primitive. On trouve dans Ulphilas, *filu (multi)*, comparatif *flere*, et superlatif *fleste*; les Grecs disent πλειστοι; les Latins ont l'inusité *pleres*, origine de *plerique*: or le *p* et l'*f* sont des lettres de même organe.

Quant aux noms de nombre, l'identité d'origine est également évidente. Ex. : Goth. *en*, *tvæ*, *tre*; Grec, εις, δυο, τρεις; Latin, *unus*, *duo*, *tres*, etc.

On trouve aussi dans les deux langues divers mots omonymes. Ex. Goth. *lasa* (lire et cueillir); Latin, *legere*, par le simple changement de l'*s* en *g*.

Personne n'ignore que les prépositions et les particules sont les principaux caractéristiques des langues. Or presque toutes les particules Scythiques se retrouvent avec fort peu d'altération dans le Grec et le Latin. On sait que la lettre *a* est presque toujours privative dans la langue Grecque; Ex. : αμορφος (informis). Cette lettre est également privative dans le Gothique; Ex.: *amactif* (impuissant), *awita* (insensé). Lorsqu'elle est augmentative

dans le Grec, elle le devient aussi dans le Gothique. On en trouve une foule d'exemples dans les écrivains Septentrionaux.

La même identité se fait encore sentir dans les prépositions suivantes : Gr. ἄλλως (autrement); Suédois, *aljes*; Latin, *aliàs* : Grec, ἀλλα (mais); Ulphilas, *alja* : Grec, ἀμφι (autour) ; Germ. *umbi* ; Allem. *um* ; Suéd. *om* ; Lat. *amb* : Grec, ἀντι (contre) ; Goth., *and* ; Ulphilas, *und*, etc. etc. J'ajouterai que la même analogie existe entre les pronoms des Scythes et ceux des Grecs. Ces deux langues ont aussi des anomalies communes.

Autre observation non moins importante. Les langues Gothique et Grecque ont un duel dans les verbes, les pronoms et les adjectifs. Le duel, ainsi généralisé, n'existe dans aucune autre langue : cette richesse est inconnue dans celles de l'Orient, dans le Latin, le Celtique et l'Esclavon ; l'Anglo-saxon, l'Irlandois et le Suio-gothique n'ont conservé cet idiotisme que dans les prénoms. On a vu dans l'extrait d'Hickesius que le Mœso-gothique ne l'admet que dans les verbes et dans les pronoms de la première et de la seconde personne. Enfin, il suffit

de comparer la syntaxe Gothique et la syntaxe Grecque, pour y reconnoître des conformités frappantes.

Cherchons maintenant, continue le savant Suédois, les causes de cette identité incontestable qui existe entre le Gothique et le Grec. Les Gètes, qui, sous la conduite de Zeuta, envahirent le Grèce, ont-ils laissé ces traces de leur domination ? l'une de ces deux langues a-t-elle servi de modèle à l'autre ? ou enfin, toutes les deux ont-elles la même origine ? Ihre paroît préférer ce dernier avis. Tous les écrivains Grecs conviennent que les Hellenes ne sont point autocthones, mais que plusieurs autres nations avoient auparavant habité le même territoire. La plus ancienne que l'on connoisse est celle des Pélages, qui donna son nom à ces contrées. Car Hérodote, livre II, rapporte que toute la Grèce s'appeloit autrefois Pélagie. Les poëtes se servent aussi du mot Pélages pour désigner les Grecs en général. Or les Pélages étoient une nation Scythe sortie de la Thrace, et qui habitoit déjà la Grèce avant le déluge de Deucalion. La langue qu'elle parloit étoit nécessairement celle des Gètes, et son alphabet devoit être

le même que celui dont on se servoit avant l'arrivée de Cadmus. Diodore de Sicile nomme ces caractères Pélasgiens : on les appeloit encore Attiques ; et ce dernier mot est pris par Hesychius dans le sens d'*ancien, vieux, antique*. Cette acception confirmeroit la conjecture ingénieuse d'Heinsius, qui ne croit pas que le mot *Attique* vienne de la ville d'Athènes, ou d'Athis, fille de Cranaüs, mais de l'Hébreu *atikin* (antiquus). Les étymologistes savent combien la nasalation est fréquente chez tous les peuples du Nord et du Midi.

Ihre réfute l'opinion de ceux qui croient que les caractères Grecs viennent de Phénicie, et qu'ils furent apportés en Grèce par Cadmus. Il demande, 1.° pourquoi de vingt-deux caractères qui étoient en usage dans l'Orient, Cadmus n'en donna que seize à la Grèce? 2.° Pourquoi l'introduction du ξ, du θ, du χ dans les caractères Grecs, n'eut lieu qu'après la guerre de Troie, tandis que Cadmus avoit dans l'alphabet Phénicien trois lettres correspondantes? 3.° Pourquoi Hérodote, livre V, regarde-t-il comme un fait singulier, que dans sa jeunesse on ait encore retrouvé

sur

sur les murs du temple d'Apollon Isthménique, des fragmens d'écriture en caractères Cadméens? 4.° Si, dès l'origine, on s'étoit servi dans la Grèce de cette écriture Samaritaine ou Cadméenne, Pline et Tacite auroient-ils parlé de sa ressemblance avec celle qui avoit été employée dans le Latium? 5.° Pourquoi Cadmus, qui écrivoit en Phénicie de droite à gauche, écrivoit-il en Grèce de gauche à droite? car Hérodote, livre II, dit que cette manière d'écrire fut de tout tems en usage parmi ses ancêtres.

Il est donc certain que les langues Grecque et Gétique sont sœurs, et qu'elles ont pour origine commune le Scythe. Ajoutons une nouvelle observation : les Grecs devant le γ et κ, se servent du γ au lieu de ν. Cette orthographe étoit également celle des anciens Latins, qui écrivoient *aggulus, agcora*, pour *angulus, ancora*, etc. Même observation pour le Mœso-gothique.

Tels sont les principaux faits sur lesquels Ihre se fonde pour soutenir l'identité du Grec et de l'ancien Gothique, qui, selon lui, dérivent d'une source commune. Je vais maintenant analyser l'opinion de ce savant Suédois sur l'origine de la langue Latine.

(Latin). Plusieurs savans distingués du dernier siècle, tels que Boxhornius, Morhophius, Stjernhielmius, entreprirent de démontrer à la république des lettres que les langues Grecque et Latine dérivoient immédiatement du Scythe, ainsi que le Suédois, le Danois, le Flamand, et l'Allemand moderne.

Cette assertion ayant été appuyée par des exemples clairs et précis, tirés des monumens historiques, les plus sages commencèrent par douter ; mais après une longue discussion, ils cédèrent à l'évidence des preuves, et rendirent hommage à cette vérité. Certes, le hasard n'a pu produire ces nombreux rapports que les archéologues ont démontrés par une foule d'exemples : et quand les Latins appellent l'organe de l'odorat *nasus*, les Allemands *nase*, les Suédois *nåsa*, il seroit absurde de prétendre qu'on a emprunté cette expression des Romains.

On lit dans le Traité de Bibliandre, intitulé *de Ratione communi omnium linguárum*, que sur deux mille racines Allemandes, on en compte huit cents qui sont communes au Grec et au Latin. Malheu-

reusement, il ne nous reste qu'un très-petit nombre de vestiges du Latin primitif. Mais les fragmens que nous avons des douze Tables, et les observations des anciens critiques qui sont parvenues jusqu'à nous, prouvent que plus les mots de cette langue se rapprochent de la fondation de Rome, plus ils portent un caractère Scythique.

Il n'est donc pas étonnant que les étymologistes retrouvent dans l'ancien Gothique les racines des mots Latins que l'on croyoit entièrement perdues. Par exemple, continue Ihre, celle de *moneta* est évidemment le Gothique *mynt*, image, figure, et qu'on employoit aussi dans le sens d'*argent marqué*. *Mynta* signifie imprimer à de l'argent une figure ou des marques : le vrai sens de *mynt* est donc celui d'une figure empreinte sur du métal; et ce mot n'a pas été introduit dans le Scythe vers les tems modernes, puisqu'on en retrouve l'origine dans l'Hébreu. *Min*, en Armorique, signifie également face, visage; d'où vient le mot François *mine*.

Je suis loin de vouloir réfuter ici le principe d'identité que le savant Suédois cherche à établir; j'ajouterai même qu'une lecture

attentive du Vocabulaire Scytho-scandique de Vérélius, ainsi qu'une étude sérieuse de l'Edda, du Voluspa, de la Bible Islandoise, et de quelques autres manuscrits Septentrionaux, pourroient fournir un grand nombre d'exemples qui lui sont échappés, ou qu'il n'a pas cru à propos de rapporter à l'appui de son système. Mais je ne suis pas de son avis sur l'origine du mot *monnaie*. Le monosyllabe Gothique *mynt* est évidemment une contraction du mot *man*, homme, formé du primitif *ma*, puissance, et du monosyllabe *and*, souffle, esprit, essence. Mais cette digression n'étant point de mon sujet, je reviens à l'analyse des principes d'Ihre sur l'origine de la langue Latine.

Cette identité, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître entre le Scythe et le Latin, est évidemment occasionnée par le séjour des Pélages en Italie. Ces peuples y envoyèrent des colonies à trois époques différentes. La première, sortie d'Arcadie, vint aborder dans le Latium, sous la conduite d'OEnotre ; et comme elle s'y fixa, ceux qui la composoient prirent dans la suite le nom d'Aborigènes. La seconde étoit

formée de ceux qui, après l'expulsion de Graoeus, dernier roi des Pélages, se retirèrent d'abord en Épire, et passèrent ensuite en Italie. La troisième, sortie également des campagnes d'Arcadie, vint, sous la conduite d'Evandre, s'établir dans le Latium. Enfin, comme les Pélages étoient Scythes d'origine, il n'est pas étonnant qu'on retrouve à Rome, ainsi que dans la Grèce, une grande partie de leur langue et même de leurs idiotismes.

Les caractères des Pélages ne portoient point les noms hellénitiques d'*Alpha*, *Beta*, etc.; ... d'où je conclus que les anciens caractères n'étoient pas de Cadmus, mais des Pélages ou Scythes, et que Pline a raison de dire, Hist. Nat. liv. VII, chap. 58, que les anciennes lettres Grecques étoient presque semblables aux Latines. Denis d'Halicarnasse, qui écrivoit trente ans avant l'ère chrétienne sur les antiquités de Rome, rapporte, livre IV, qu'il existoit encore de son tems, une colonne d'airain sur laquelle Tullus Hostilius avoit fait graver, en caractères employés autrefois dans la Grèce, ses divers traités d'alliance avec ses voisins. Le roi Tullus, ajoute le même

historien, appelle dans le cours de ces traités les Romains et les autres peuples d'Italie, Grecs, c'est-à-dire, Pélages parlant l'idiome Gétique.

(Mœso-gothique). Ihre, le plus savant homme du siècle dans les langues du Nord, démontre ensuite l'importance de la langue Mœso-gothique. Cet idiome, dit-il, présente aux étymologistes un avantage qu'ils ne trouvent dans aucun autre. La version de la bible d'Ulphilas, connue sous le nom de Manuscrit d'Argent, ainsi qu'un petit nombre de monumens du même genre, sont d'autant plus précieux, qu'on y retrouve le Mœso-gothique dans son intégrité première et tel qu'on le parloit il y a quatorze cents ans. Sa pureté étoit alors si grande, qu'on hésite, continue Ihre, à lui comparer un autre idiome.

Le Mœso-gothique a trois conjugaisons, sans aucune anomalie, à l'exception du seul verbe *gagan* (parler), qui fait à l'imparfait *idja.* Ses verbes n'avoient que deux tems, le présent et l'imparfait. Le duel n'étoit en usage que dans les verbes et les pronoms. Lye, dans sa Grammaire Anglo-saxonne et Mœso-gothique, qu'il a placée à la tête de

son Dictionnaire, a voulu réduire à cinq les déclinaisons de cette langue : mais Hickesius en a distingué quinze ; et Ihre, dans ses Analectes d'Ulphilas, Upsal 1763, que je regrette de ne pouvoir analyser ici, porte ce nombre à trente-six. Elles sont, ajoute-t-il, si régulières, qu'il est facile de reconnoître le nominatif, le genre, ainsi que tous les autres cas, à l'inspection d'un seul. Les adjectifs ont deux terminaisons, l'une simple, comme *gods*, bon, et l'autre emphatique, comme *goda*, le bon. Les articles prépositifs sont *sa, su, that*, comme en grec ὁ, ἡ, τό.

Enfin, continue le savant Suédois, à moins de révoquer en doute que le Manuscrit d'Argent soit écrit en Scythe ou Mœso-gothique, il est impossible de ne pas y trouver une foule de termes communs aux nations Scythes d'origine, telles que les Grecs, les Latins et les Esclavons.

(Anglo-saxon). De tous les idiomes dérivés de l'ancien Scythe, l'Anglo-saxon est évidemment celui où l'on retrouve des traces plus sensibles de cette origine antique. La ressemblance des deux idiomes se manifeste principalement dans les ouvrages

de Cedmundus, le plus ancien des Saxons, quoiqu'il ait écrit quatre siècles après Ulphilas. On sait que cet idiome s'introduisit en Angleterre au sixième siècle, avec les peuples de la Saxe-inférieure, que les Bretons avoient appelés à leur secours contre les Pictes, et qui ne cessèrent de faire des incursions dans cette île.

Hickesius, en comparant les principes élémentaires du Saxon et du Scythe, établit leur identité respective. Ensuite il offre à ses lecteurs les divers rapports qui existent entre le Mœso-gothique, l'Anglo-saxon, le Germain et l'Islandois. Il seroit bien à désirer, pour les progrès de la littérature Septentrionale, qu'on achevât ce tableau synoptique des quatre plus anciens dialectes du Nord.

(*Ancien Allemand*). Le traité conclu vers le milieu du neuvième siècle entre Louis et Charles fils de Charlemagne, est le plus ancien monument connu de la langue Allemando-gothique. On le trouve dans l'histoire de Nithard. J. Schilter publia ensuite, dans sa Collection des auteurs Franciques et Allemands, Ulme 1728, 2 vol. in-fol., les Evangiles en vers d'Otfrid,

les Pseaumes de Notker, et le Cantique des Cantiques de Willeram, ainsi que d'autres ouvrages du même genre. Ces deux premiers volumes furent suivis d'un troisième qui renferme un excellent Glossaire Allemand-francique.

Du tems d'Otfrid, le dialecte Allemand n'avoit encore aucune règle certaine; l'orthographe, les terminaisons et les inflexions étoient arbitraires. Aussi Hickesius, dans sa Grammaire d'ancien Allemand, n'a-t-il fait que recueillir les divers idiotismes et les manières d'écrire alors en usage, mais non celles qui étoient propres au génie de cette langue. D'où vient, continue Ihre, un si grand désordre? sans doute des changemens multipliés d'habitation, ou du mélange des Allemands avec les autres peuples du Nord. Ce défaut de fixation dans les premiers principes de la langue Allemande, est le plus invincible argument qu'on puisse objecter à ceux qui prétendent que le Manuscrit d'Argent a été composé par un écrivain Francique. En effet, il suffit d'avoir une légère connoissance du Mœso-gothique pour s'apercevoir sans peine que la langue est fixée; que le style est même très-châtié

dans la version d'Ulphilas. Cependant, tout informe qu'étoit ce dialecte Allemano-gothique, il sert à trouver plusieurs étymologies. C'est sans doute à cette époque qu'on doit également l'origine du Latin barbare.

(Belge). Le judicieux Ihre, sans être entièrement de l'opinion de Goropius Becanus, si décrié parmi les archéologues, convient que la langue des Belges a souffert moins d'altération que celle de la plupart des autres peuples du Nord; vérité dont il est facile de démontrer l'évidence, par le rapprochement qu'en a fait avec le Mœso-gothique Lambert Teukate. Son ouvrage fut publié, pour la seconde fois, postérieurement à l'année 1701, sous le titre de *Anleiding tot de kenisse, etc.;* c'est-à-dire, Introduction à la connoissance de la partie la plus élevée de la langue Belge. Ihre ajoute que ce livre étant rare en Suède, est tombé fort tard entre ses mains, et qu'il n'avoit d'abord consulté que l'*Etymologicon Teutonicæ linguæ* de Killian, ouvrage qui est moins un dictionnaire étymologique, qu'un bon vocabulaire.

(Islandois). J'ai déja dit que depuis

environ vingt ans, on avoit publié, en Suède et en Danemarck, plusieurs manuscrits Islandois d'autant plus précieux, qu'ils contiennent un grand nombre de vérités lumineuses sur l'histoire de cette partie du monde. D'ailleurs, le dialecte Islandois s'étant conservé dans sa pureté originelle, renferme une foule de termes qui appartiennent évidemment aux plus anciennes langues du Nord, telles que le Scythe, le Gothique, etc.

L'Islande fut découverte au neuvième siècle : ses premiers habitans parloient une langue peu différente du Suédois ; et encore aujourd'hui il existe une grande analogie entre l'Islandois et le Suèdois moderne. Or, comme les étrangers ont rarement visité cette île, l'ancien Scandinave s'y retrouve moins altéré que dans les langues du continent. Cette vérité, ajoute Ihre, est néanmoins sujette à quelques exceptions. On aperçoit plusieurs variantes en comparant les écrits du dixième siècle, avec ceux d'Arius Polyhistor, qui florissoit vers l'an 1100, et dans lesquels il se trouve différens archaïsmes, selon la remarque de l'éditeur Thordur, fils de Thorlac, et surintendant de Skalholt.

Ihre s'étend fort au long sur les conformités nombreuses de l'Islandois et du Gothique d'Ulphilas. Ces deux dialectes, dit-il, ont conservé le même génie, les mêmes idiotismes, comme on peut le voir dans la Grammaire Islandoise d'Hickesius. Il faut observer que, dans cette langue, la poësie diffère essentiellement de la prose. Elle puise la plupart de ses expressions dans la Mythologie; on y rencontre une foule de ces allégories outrées en usage chez les Orientaux, ainsi qu'un grand nombre de termes qui n'ont aucun rapport avec les autres dialectes Scythes. Il est probable que cette langue poëtique s'introduisit en Angleterre avec Horsa et Hengiste, et qu'Odin, qui passe pour le père des Scaldes, enrichit l'idiome Gothique de ces diverses expressions tirées des autres dialectes Septentrionaux. J'observerai encore, avec le savant Ihre, et sur-tout d'après un examen constant des écrivains originaux, que l'étude de l'Islandois est essentiellement nécessaire pour bien connoître les étymologies Gothiques, et par conséquent les véritables sources de notre propre idiome, d'un grand nombre de nos manières

de parler, même de notre orthographe et de notre prononciation. Les François, par exemple, prononcent *ai* comme un *é* ou *æ*, la diphthongue *ou* comme ȣ, et la diphthongue *au* comme l'omicron. Cette manière d'écrire leur vient des Goths, ainsi qu'on peut le remarquer dans les noms propres du Manuscrit d'Argent.

Il seroit à désirer, reprend le savant Suédois, qu'on fît un dictionnaire de la langue Gothique plus complet et plus parfait que celui qui existe. Cependant l'Index Scytho-scandique d'Olaüs Vérélius, et le Lexique Islandois de Gudmund André, publié après la mort de l'auteur par J. P. Résénius, méritent l'attention particulière des archéologues. Malheureusement ce dernier vocabulaire ne peut être utile qu'à ceux qui savent l'Islandois. Ihre auroit dû ajouter que le même inconvénient existe pour celui de Vérélius, qui exige un grand nombre de connoissances préalables. Le Lexique de l'Islandois Gudmund André est d'autant plus précieux, qu'il est absolument nécessaire pour l'intelligence de l'Edda, du Voluspa, et des autres poësies des Scaldes.

Joignez à ces deux vocabulaires la

Collection de Magnus Olaüs, imprimée en caractères Runiques par les soins d'Olaüs Vormius, sous le titre de Lexique Runique; l'Index d'Hickesius à la suite de la Grammaire Islandoise de Runolphe Jonas, et les Histoires de Vérélius, de Rhenhielmius, de Soranus, ainsi que les Monosyllabes Islandois de Rugmann; et vous aurez presque tous les ouvrages qui peuvent servir à l'intelligence de cette langue. Je suis surpris que le savant Ihre n'ait point ajouté l'*Archaeologia Britannica* de Lhuyd, qui mériteroit le premier rang parmi les ouvrages de ce genre, si elle n'étoit point incomplète.

(*Finnois et Lapon*). Je terminerai cet extrait par diverses considérations sur le Finnois et le Lapon. Le génie de ces deux langues diffère essentiellement de celui du Gothique. Cependant elles renferment un assez grand nombre de mots qui s'y rapportent. De semblables analogies sont faciles à expliquer, s'il est vrai, comme Leibnitz, Benzelius et d'autres le prétendent, que les Finnois et les Lapons aient été les premiers habitans de la Suède, et qu'ils l'occupassent encore avant l'arrivée

d'Odin. Sans doute il est difficile de prononcer sur ce point si important de l'histoire du Nord : mais on ne peut nier, d'après le témoignage de l'Edda de Snorro, et de tous les écrivains Islandois, que le Gothique n'ait été introduit par Odin dans les pays Septentrionaux. La langue indigène des peuples du Nord différait donc du Gothique. Il est probable, continue Ihre, qu'Odin repoussa les anciens habitans jusque vers le Pôle. Thormodus Torfœus, *Series regum Danorum*, page 128, pense que la langue d'Odin n'est qu'un dialecte de cet ancien idiome; et il se fonde sur ce que les noms des anciens Goths qui ont les premiers pénétré dans le Nord, tirent évidemment leur origine du Gothique, ainsi que l'a prouvé Hug. Grotius. Mais cet argument paroît hors de la question dont il s'agit.

Les écrivains les plus accrédités conviennent qu'une grande partie des Scythes parloient le Gothique; je crois même l'avoir démontré à diverses reprises. Mais s'ensuit-il que ces vainqueurs des nations, dont les noms fleurissent dans l'histoire, soient les mêmes que ceux qui sont venus en

Scandinavie ? Ihre pense que ces premiers habitans se dispersèrent dans d'autres contrées, et qu'ils étoient d'origine Sarmate ou Hongroise. En effet, il est probable qu'une partie de ces Huns qui s'établirent d'abord dans l'intérieur de la Russie, s'avança vers l'Occident, et pénétra dans le Nord par la Fennonie, tandis que d'autres cherchoient à se fixer dans l'Illyrie. Il n'est guère possible d'expliquer autrement cette affinité du Hongrois avec le Finnois, observée par Leibnitz, Egénolphe, et d'autres écrivains non moins respectables. J. Welin a même composé un Vocabulaire Finno-hongrois. Peut-être le voisinage de la Hongrie et de la Mœsie, a-t-il introduit dans le Finnois un grand nombre de mots Mœso-gothiques. Par exemple, la particule conjonctive *ja* en Finnois, se trouve dans le monosyllabe *jah* du Manuscrit d'Argent; le Finnois *jo* (déjà), dans le *ju* du Mœso-gothique; le Finnois *ammatti* (office), dans le Gothique d'Ulphilas *ambahti*, etc...... Enfin, on ne peut nier qu'il n'existe un grand nombre de mots communs à ces deux langues; et il est vraisemblable que ce mélange fut occasionné soit par le voisinage,

soit

soit par les rapports commerciaux qui unissoient entre eux les Goths et les Finnois. Mais il seroit bien difficile de décider quel est l'idiome originel. D'ailleurs, on peut avancer que les Goths retinrent plusieurs mots déjà naturalisés dans la Scandinavie, lorsqu'ils en chassèrent les Finnois; et cette conjecture acquiert un nouveau degré de consistance, si l'on réfléchit que plusieurs de ces mots, actuellement inusités dans le continent, se retrouvent dans l'Islande qui a nécessairement éprouvé moins de révolutions. Exemple : Finnois, *alto*, (eau de la mer); Island. *alda* — Finn. *leipæ*, (pain); Island. *leifulph. blaif.* — Finn. *rama*, (obscur); Island. *romur*, etc. Enfin, conclut le savant Suédois, la plupart des mots Gothiques, dont on ne peut retrouver l'étymologie, sont évidemment dérivés du Finnois et du Lapon. Une des entreprises les plus utiles aux progrès de l'Archéologie seroit donc un Glossaire Finnois, qui indiqueroit quels sont les mots propres au Gothique, et quels sont ceux qu'il a empruntés des autres langues.

Je ne prétends point donner ici une notice bibliographique complette de tous les ouvrages à consulter sur les antiquités septentrionales et les anciens idiomes du Nord; le nombre en est plus considérable qu'on ne pense, et les notes que j'ai recueillies sur cette matière, dans mes divers voyages en Europe, pourroient former un et même plusieurs volumes in-4°. *Je me borne à indiquer sommairement ici une partie de ceux que j'ai le plus souvent consultés pour mes diverses recherches en ce genre. Quelques-uns paroîtront peut-être étrangers au sujet; mais comme je n'en ai pas noté un seul que je ne l'aie compulsé avec soin, je prie le lecteur de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il ait examiné le livre.*

Nos bibliothèques de France étant peu riches en ouvrages sur les antiquités et les langues septentrionales, ceux qui désireroient connoître un plus grand nombre de sources, peuvent consulter le savant HICKESIUS, antiqua septentrionalis litteratura, Oxford, 1703 *et* 1705, 2 vol. fol., tome 2e. *à VAN-LEIO = HERMOLDUS, chronica Slavorum, Lubec,* 1659. 1 v. 4o. = *VERELIUS, lexicon scandicum, Upsal,* 1691. 1 v. fol., *ainsi que plusieurs ouvrages précieux, nouvellement publiés à Upsal, Stokolm et Copenhague, ou cités dans Ihre lexicon suiogothicum, tels que Liungberg, au mot* ankare, *Serenius lex. angl.* ibid, *au mot* fjar, *Haltausii glofs.* ibid, *au mot* fored, *Krinstendoms-saga, cité dans l'ouvrage intitulé Frodæ Islandia, au mot* fior, etc., etc. *Au reste, même dans un ouvrage de pure érudition, il est peut-être plus philosophique de se borner à indiquer que de chercher à tout dire. Je me propose d'ailleurs de publier, à la fin de mon dictionnaire étymologique et raisonné, une notice bibliographique, très-exacte de tous les ouvrages cités, ou qui m'auront servi à le composer.*

NOTICE

D'ouvrages choisis sur les religions, l'histoire et les divers idiomes des anciens peuples du Nord.

RELIGIONS.

Edda Islandorum anno Chr. 1215, Islandicè conscripta per Snorronem sturledonium, nunc primum islandicè, danicè et latinè, ex antiquis cod. mss. in lucem prodita operâ P. J. Resenii. Hafniæ, 1665.

Edda Sæmundar hinns froda.

Edda Rhythmica, seu antiquior vulgo Sæmundina dicta pars prima odas mythologicas continens cum interpretatione latina, lectionibus variis, notis, glossario vocum et indice rerum. Hafniæ, 1787. in-4°.

Eddæ Sæmundianæ pars dicta hava-maal complexa Ethicam Odini islandicè et latinè. 1655. 4°.

— Voluspa continens philosophiam Danorum Norvegorum antiquissimorum. 1665. 4°.

Lundii (Car.) Zamolxis primus Getarum legislator, academicâ dissertatione luci publicæ restitutus, quâ simul occasione pluscula ad antiquitates Sueonum, Gothorumque, atque aliarum gentium spectantia proferuntur. Upsal. 1687. 4°.

Hirdskra, V. frodæ Islandia. 1744. Lex. au mot *fior.*

Verelii (olai) de verbo *Fanin* (cacodæmon) sche-

diasma. Upsal. 1608. in f°. Voyez Ihre, au mot *Fanin.*

Leemii (canuti) de Laponibus finmarchiæ, eorumque linguâ, vitâ et religione pristinâ commentatio; cum Gunneri (J. E.) notis et Jessen's tractatu de Finnorum-Norvegicorum religione paganâ. 1767. in-4°.

P. Schedii, de dis germanis, sive veterum Germanorum, Gallorum, Britannorum, Vandalorum, religione syngrammata quatuor. Amstel. 1648. 1 vol. 8°.

Sperlingii (Oth.) de Ethnicorum baptismo. Hafniæ. 1700. 8°.

Ejusdem, de nomine et festo *Juel.* Hafniæ. 1711. 8°.

Quatuor D. N. J. Chr. evangeliorum versiones perantiquæ duæ, gothica scilicet et anglo saxonica, à fr. Junio et Thoma Mareschallo, cum observationibus in utramque versionem; accessit et glossarium gothicum, cui præmittitur alphabethum gothicum, runicum, etc. Amst. 1684. 2 vol. 4°.

SS. Evangelia quatuor circà annum ch. 360 ex græco gothicè translata ab Ulphilâ nunc cum parallelis versionibus Sueogothicâ, Norrænâ, seu Islandicâ et vulgatâ latinâ; adjectâ Georgii Stiernhielmii de linguarum origine præfatione, item Glossario Ulphilæ gothico linguis affinibus per Fr. Junium, nunc etiam Sueogothicâ auctum et illustratum. Edid. Stiernhielmius, Stokolmiæ 1670 et 1671, 4°.

Ihre (Joh.) fragmenta versionis Ulphilanæ continentia particulas aliquot epistolæ Pauli ad romanos;

accedunt duæ dissertationes ad philologiam moesogothicam spectantes. Upsal 1763, 4°.

Ejusdem Analecta Ulphilana, duabus comprehensa dissertationibus, primâ de codice argenteo et litteraturâ Gothica, alterâ de Moesogothorum nominibus substantivis et adjectivis. Mantissæ loco accedunt Joannis Gordon, Edinburgensis, specimen animadversionum criticarum in priscam evangeliorum versionem gothicam, nec non Joh. G. Wachteri, dissertatio de linguâ codicis argentei. Additis utrique annotationibus. Upsaliæ 1769, 1 vol. 4°.

Sotbergii (Erici.) Ulphilas illustratus.

Goldast parænetici veteres. Inspr. 1604, 4°.

Eccardi monumenta cathechetica Theotisca. Han. 1713 8°.

JURISPRUDENCE.

Besoldi, Thezaurus practicus cum add. Dict.-herri. Nuremb. 1697, 2 vol. in-f°.

Estor (J. Georg.) Animadversiones in elementa juris civilis Heineccii Marb. 1727, in-12.

Le même, Traité de la Jurisprudence civile de l'Allemagne, publiée par Hoffman. Marb., 1757.

Ejusdem, Origines juris publici Hassiaci mon. ined. Illust. Jenæ, 1738, 4°.

Hadorph. (Joan.) Leges Scanicæ et Dalicæ antiquæ ex membranâ vetustâ descriptæ et cum aliis codicibus collatæ et emendatæ linguâ ant. scanicâ; accesserunt recessus Calmariæ anni 1474. Suecicè Holm. 1676, in-folio.

Ejusdem, Jus Biarkoënse sive jus municipale Sueciæ antiquissimum; leges Gothlandiæ, leges antiquæ civitatis Wisbiensis et leges maritimæ Wisbienses suecicè Holm. 1687, in-folio.

Lindenbrogii thesaurus legum antiquarum seu, leges Wisigothorum, Burgundionum, Longobardorum etc. Francfort, 1613, in-fol.

Loccenii (Joh.) Leges West-gothicæ upsal, in-fol.

Ejusdem, Notæ ad antiquiores nonnullos scriptores.

Lundii (car.) Notæ et animadversiones in librum legum Westro-gothicarum lat. conversum à Jo. Loccenio. Upsal. in-fol.

Pithoei (Petri.) index glossarum juris quarumdam, cum aliis ejusdem auth. operibus juridicis. Paris, 1652. 4.°

Stiernhielmii (Georg.) Collectio legum Gothiæ occidentalis ex pervetusto ms.° descripta et edita, Holm. 1663. in-folio.

Struvii (Georg. Ad.) Index tripartitus in syntagma juris civilis, Jena. 1668. 4.°

Wendelini (Goth.) Leges salicæ illustratæ illarum natale solum demonstratum, item glossarium salicum vocum advaticarum Ant. 1649. in-folio.

HISTOIRE.

Magni (Olai.) Gothi Historia de gentium septentrionalium variis conditionibus statibusve, et de morum, rituum, superstitionum, exercitiorum, regiminis, disciplinæ victûsque mirabili diversitate; item de bellis, structuris, instrumentisque mirabilibus; item de mineris metallicis et variis

animalium generibus, in illis regionibus degentium; opus expressis figuris illustratum; Basileæ 1567. 1 vol.

Peringskioldii (J.) Heimskringla sive historiæ regum septentrionalium a Snorrone sturlonide, ante secula quinque patrio sermone antiquo conscriptæ, ex mss. editæ versione geminâ suec. et lat. notisque brevior. illust. Stock. 1697. in-folio, 2 vol.

Stiernhielmii (Georg.) De Hyperboreis dissertatio brevis, opus posth. edente Hadorphio. Holm. 1685. 8.°

ANGLAIS.

Camdeni (Guil.) Britannica sive florentissimorum regnorum Angliæ, Scotiæ, Hiberniæ et insularum adjacentium ex intimâ antiquitate chorographica descriptio; nunc postremo recognita plurimis locis magnâ accessione adaucta et chartis chorographicis illustrata. Lond. 1607. 1 vol. in-folio.

Camden (Will.) Britannia or a chorographical description of great Britain and Ireland together with the adjacent Islands translated from the latin original with additions and improvements by Holland. Lond. 1722. 2 vol. in-folio.

BELGES.

Goropii Becani (Joan.) Origines Antuerpianæ. 1569. in-folio.

BOHEMES.

Hagecii Chronicon Bohemicum. Leips. 1713. in-folio.

CELTES.

Johnstonis (Jacobi.) Antiquitates Celto-scandicæ sive

series rerum gestarum inter nationes Britannicarum insularum et gentes septentrionales ex Snorrone, Land-namaboc, Egilli Scallagrim-saga, O Tryggvarsona-saga, Orkneyinga-saga, Hriggiar-stikki, Knytlinga-saga, Speculo regali, etc. Hafniæ. 1786.

Keysleri (J. Georg.) Antiquitates septentrionales et Celticæ. Hanovre. 1720. 8.°

Peloutier et Chiniac. Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les tems fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois. Paris, 1770. 9 vol. in-12.

ESCLAVONS.

Hermoldi et Arnoldi chronica Slavorum, in quibus res Slaviæ, ferè à tempore Caroli magni, usque ad Ottonem IV, seu ad annum Chr. 1219, exponuntur. Lubecæ. 1659. 1 vol. 4°.

GAULES.

Boxhornii (Marci Zuerii) originum gallicarum liber, in quo, veteris et nobilissimæ Gallorum gentis origines, antiquitates, mores, lingua et alia eruuntur et explicantur; accedit antiquæ linguæ britannicæ lexicon britannico-latinum, cum adjectis et insertis ejusdem autoris adagiis britannicis sapientiæ veterum Druidum relliquiis, et aliis antiquæ Britanniæ Galliæque nonnullis monumentis. Ams. 1654. 1 vol. 4°.

Gosselini (Antonii) historia Gallorum veterum. Caen. 1636. 8°.

Pithoei (Petr.) annalium et historiæ Francorum, ab anno Chr. 708 ad an. 990, scriptores coætanei XII primum editi. Paris. 1588.

Ejusdem,

Ejusdem, hist. Francorum, ab anno 900 ad an. 1285, script. vet. XI. Francf. 1595. in-fol.

Richardi (Johannis) de antiquâ Francorum origine fragmentum. Paris, 1611. 4°.

GERMAINS.

Faustii (Joh. Frid.) fasti limpurgenses, sive fragmentum chronicorum urbis et dominiorum de limpuri ad lanam fl. ab anno 1336 ad an. 1398, ab autore synchrono, ed. præfatus faustius germanicè. 1617. 8°.

Frencelii de originibus linguæ sorabicæ libri duo priores budisinæ lusatorum andr. Richter, 1693, et sittaviæ lusatorum mich. Hatmann, 1695. 4°.

Hogenii (Sig. Guil.) dissertatio inauguralis de Austrægis hassiasis. marb. 1 vol. 4°.

Mutii (H.) de Germanorum primâ origine, moribus, institutis, legibus et memorabilibus pace et bello gestis omnibus omnium seculorum usque ad mensem augustum anni 1539, libri chronici XXXI, ex probatioribus germanicis scriptoribus in latinam linguam tralati. Bas. 1539. 1 vol. fol.

Aurei Sœculi imago, sive Germanorum veterum vita, mores, ritus et religio iconibus delineata et commentariis illustr. Ant. 1595. 4°.

Pezii (Hier.) scriptores rerum Austriacarum veteres ac genuini. Leips. 1721. 3 vol. fol.

Le tome 3e. renferme un glossaire cité par Oberlin Lexicon medii ævi.

Struvii (Gotfr.) rerum germanicarum scriptores. Ratisb. 1726. fol.

Chronicon imperiale. Ulmæ. 1473.

Chronicon germanicum Augustinensium monachorum herveldensium ab anno 708 ad annum 1077. Tub. 1525.

GOTHS, SUEDOIS, NORWÉGIENS, LAPONS, DANOIS.

Bartholini (Thomæ) antiquitates Danicæ. 1689. 4°.

Ejusdem de Holgero Dano. 1677. 8°.

Ejusdem de Longobardis. 1676. 4°.

Benzelii, (Erici) Vitis Aquilonia sive vitæ sanctorum regni sueogothici cum notis. Upsal, 1708, in-4°.

Ejusdem, Diarium Vazstenense ab ipsis initiis monasterii ad ejus destructionem cum notis. Upsal, 1721, 4°.

Buræa (Andrei) Orbis arctoi imprimis regni sueciæ nova descriptio. Witteb. 1631, in-16.

Dalins (Olaë de) Remarques sur l'histoire de Suède. Stock. 1771, in-12.

Le même, Histoire de Suède, prem. Part. contenant l'histoire des tems du Paganisme, sec. édit. Stock. 1763, in-4°. Seconde et troisième Partie, Gripswald, 1757, 4°. 3 vol.

Le même, Histoire de Suède sous les rois Gustave et Eric. Stockolm, 1760 et 1761, 4°.

Le même, Hist. de Suède sous les rois Jean, Sigismond et Charles IX. Stock. 1761 et 1762, 4°.

Grotii (Hugonis), Historia Vandalorum, Gothorum et Longobardorum. Amst. 1655, 8°.

Hadorphii(Joh.) Historia sancti Olavi versibus suecicis antiquis scripta. Item acta varia ad historiam suecicam pertinentia suecicè edita. Holm. 1675, 8°.

Ejusdem, Monumenta antiqua historiæ suecicæ ab anno 1308 ad 1523 suecicè. Holm. 1676, 4°.

Chron. suecica antiqua versibus suecicis scripta ann. 1223, ed. Messenius et præfatus Hadorphius. Holm. 1674. 4°.

Ejusdem operis pars secunda, ib. 1676.

Högström. Description de la Laponie suédoise. Stock. (Suédois.)

Le même, Description économique de l'Iemteland, ou voyage fait en 1749 dans cette province. Sock. 1751. (Suédois.) 1 vol. 8°.

Jornandes (....) De Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis cum notis Vulcanii Lyon 1597.

Le même, Histoire générale des Goths. trad. par Drouet de Maupertuy. Paris 1703.

Krantz (Alberti). Chronica regnorum Aquiloniorum Daniæ, Sueciæ, Norwegiæ. Arg. 1546, in-fol.

Ejusdem, Vandalia seu de Vandalorum origine. Colog. 1600, in-fol.

Loccenii. Historiæ Suecanæ ab Erico, primo rege Sueciæ usque ad Carolum XI Deductæ libr. IX, Francf. et Leips. 1676, 4°.

Ejusdem, Periodus imperiorum sive dissertationes historico-politicæ de causis incrementi et decrementi quatuor monarchiarum. Witteb. 1633, in-12.

Messenius (Jean). Traités sur les rois de Suède, de Dannemarck et de Norvége. 1700, 14 vol. in-fol.

Ejusdem, Scandia illustrata edente Joh. Peringskioldio. Stockolm. 1700 à 1714. 14 vol. in-fol.

Ejusdem, Scandia illustrata curâ et cum notis. Joh. Peringskioldi. Stock. 1700 et 1703 in-fol.

Olai (Erici). Historia Suecorum et Gothorum edente Messenio. Stock. 1615 , 4°.

Peringskiold. Historia Ynglingorum. 1697 , 2 vol.

Ejusdem , Animadversiones in historiam regum septentrionalium à Snorrone sturlonidâ conscriptam.

Ejusdem , Monumenta uplandica per Thiundiam suecicè et latinè. Stock. 171.

Ejusdem , Historia Hialmari regis Biarmlandiæ è runico m.to litteris recentioribus descripta cum geminâ versione in-fol.

Ejusdem , Altar-tal ou Antiquités , Monumens et Monnoies des rois de Suède. Stock. 1725, 1 vol. in-fol. (Suédois).

Ejusdem , Vita Theoderici regis Ostrogothorum et Italiæ scripta a Joh. Cochlæo cum notis quæ Sueogothorum ex scandiâ expeditiones et commercia illustrant. Stock. 1699 , 4°.

Ejusdem , Narratio historica rerum præclarè gestarum ab Asmundo cui strenua dextra cognomen pugilum interfectoris peperit exhibens insuper acta regum ducum et heroum è linguà priscâ scandica cum geminâ versione edita. Stockolm , 1722 , in-fol.

Ejusdem , Monumenta Ullcrakerensia cum upsaliâ novâ illustratâ suec. et lat. Stock. 1719. in-fol.

Pinkerton (Joan.) Dissertatio de Scythiâ et Gothiâ. Lond. 1787.

Pontani (Joh. Isacii) rerum Danicarum histor. libris X unoque tomo ad domum usque Oldemburgicam deducta ; accedit chorographica regni Daniæ tractusque ejus universi Borealis urbium-

que descriptio, cum indicibus locupletissimis, Amst. 1631, 1 vol. infol.

Rudbeckii (Olai.) Atlantica sive Manheim vera Japeti posterorum sedes ac patria ex quâ non tantum monarchæ et reges ad totum fere orbem domandum regendumque stirpesque in eo Condendas sed etiam Scythæ barbari, Asæ, Gigantes, Gothi, Phryges Trojani, Amazones, Thraces, Libyes, Mauri, Tusci, Galli, Cimbri, Cimmerii, Saxones, Germani, Suevi, Longobardi, Vandali, Heruli, Gepidæ, Teutones, Angli, Pictones, Dani, Sicambri, aliique virtute clari et celebres populi olim exierunt. Upsal, 1679, 1689, 1698. 3 vol. in-folio.

Saxonis Grammatici Danorum hist. libri xvj, Trecentis abhinc annis conscripti; accessit rerum memorabilium index locupletissimus. Bas. 1534. 1 vol. in-folio.

Ejusdem. Upsalia antiqua cujus occasione plurima dē religione, sacris, festis regum electionibus, etc.; et similibus per septentrionem et vicinos Germanos, Gallos, Britannos usurpata explicantur locique multi veterum scriptorum emendantur. Upsal, 1666. 8.°

Ejusdem. Lapponia antiqua hoc est regiones Lapponum ac gentis nova descriptio. Francf. 1697 4.°

N. B. Cet ouvrage a été traduit en anglais par Rudbeck. Lond. 1704. 8.° En français par le père Lubin. Paris, 1678. En flamand. Amsterd. 1682.

Ejusdem. De situ et vocabulo Upsaliæ ad Gust. Ad. dela gardie epist. Defensoria adv. Verelium. Stock. 1677.

Ejusdem. Suecia litterata seu de scriptis et scriptoribus sueciæ supplementis et hyponnematis aucta a J. Mollero. Lips. 1699. 8.°

Ejusdem. Memorabilium sueticæ gentis exemplorum liber. Stock. 1687. 8.°

Ejusdem. De antiquis verisque regni sueciæ insignibus liber sing. Stock. 1678.

Ejusdem. De orbibus tribus aureis nuper in Scaniâ erutis è terra disquisitio antiquaria. Stock. 1675. 8.°

Ejusdem. Kununga styrilsa sive regum principumque institutionis ab incerto auctore gentis suecicæ ante sæcula nonnulla patrio sermone conscriptæ versio latina cum notis. Stock. 1669. in-folio.

Sperlingii (Oth.) Asalonis Huidii archiepiscopi Lundensis, testamentum notis historicis et archæologicis illustratum. Hafniæ, 1696. 8.°

Ejusdem. Valerius Maximus Danicus seu exempla virtutum rerum fortiter ac prudenter gestarum apud Danos cum explicationibus.

Ejusdem. Notæ politicæ in Gothrici et Rolphi Westrogothiæ regum historiam ab Olao Verelio editam. Ups. 1664.

Vereli Olai.) Epitomarum historiæ suio - gothicæ libri quatuor, et Gothorum rerum extra patriam gestarum libri duo. Stock. 1730. in-folio.

Ejusdem. Herrandi et Bozæ historia linguâ antiquâ gothicâ cum nova versione et notis. Ups. 1666. 8.°

Wormii (Ol.) Fasti Danici universam tempora computandi rationem antiquitùs in Daniâ et vicinis regionibus observatam libris tribus exhibentes ex variis patriæ antiquitatibus et autoribus fide dignis eruti, ac in lucem emissi. Hafniæ, 1643. in-folio.

HELVÉTIENS.

Suizeri (Joh. Henr.) Chronologia Helvetica resgestas Helvetiorum ad nostra usque tempora complectens. Hanov. 1607. 4.°

ISLANDAIS.

Arna-Magnæani Orkneyinga saga sive historia Orcadensium à prima Orcadum per Norvegos occupatione ad exitum sæculi duodecimi : saga hins helga Magnusar eyia Jarls, sive vita sancti Magni insularum comitis cum versione latinâ, varietate lectionum et indicibus chronologico, reali et philologico ed. Jonas Jonæus. Hafniæ, 1780. 1 vol. 4.°

Ejusdem. Islands Land-namabok hoc est originum Islandiæ liber versione latinâ, lectionibus variis et rerum, personarum, necnon vocum rarissimarum indicibus illustratus. Hafniæ, 1774. 1 vol. 4.°

Ejusdem. Viga-glums saga, sive vita Viga-glumi, cujus textus ad fidem præstantissimi codicis membranei diligenter exactus est et collatus cum multis libris Chartaceis, cum versione latinâ, paucis notulis ad sensum pertinentibus, varietate lectionis in latinum versa, Carminum in ordinem prosaïcum reductione et indice triplici uno rerum mirabilium altero chronologico, Tertio vocum et phrasium qui etiam commentarii vicem in loca difficiliora sustinet. Hafniæ, 1786. 1 vol. 4.°

Frodæ filii Arii Thorgilesis liber hist. de Islandiâ unà cum Andreæ Bussei vers. Latinâ ex idiomate islandico congestâ et indicibus, glossario, notis

chronologiâ et vitâ illustratus; accessit Periplus Otheri, ut et Wulfstani angli narrationes de navigationibus eorum in ultimam plagam Septentrionis et mare Balticum, jussu Alfredi magni Anglorum regis anglo-saxonicè et latinè. Hafniæ, 1744. 1 vol. 4.°

Gotrici et Rolfi historia, seu Gautreks et Hrolfs-saga. V. Crodæ Island. 1744. Lex. au mot Budir.

Trojomanna-saga. V. Frodæ Islandia, 1774. Lex. au mot Blota.

SAXONS.

Krantz (Alberti.) Saxonia sive de Saxoniæ-gentis vetustâ origine. Francfort, 1575, 1580, 1581. in-folio.

Mylii (Georg.) Oratio funebris de Augusto Saxoniæ Electore, etc. Witeberg, 1586. 4.°

Croneken der Sassen. Mayence, 1492.

ANTIQUITÉS ET ARCHÉOLOGIE.

Bangii (Jh.) Exercitatio de Nephilinis, gigantibus vulgò dictis, pro vindicandis Hebræi sermonis fontibus, opposita Jacobo Boulduco. Hafniæ, 1652. 4.°

Baxteri (Guil.) Glossarium antiquitatum Britannicarum. Lond. 1723. 8.°

Besoldi (Christoph.) De naturâ populorum et proloci positu, temporis que decursu, variatione ac de linguarum ortu atque immutatione Philologicus Discursus, edit. secunda duplò auctior priori. Tubingæ, 1632. 4.°

Berewood, Recherches curieuses sur la diversité des langues

langues et religions, par toutes les principales parties du Monde. Paris, 1640. 1 vol. 8.°

Cluverii (Phil.) Germaniæ antiquæ libri tres, opus figuris adornatum priscorum germanorum mores cultum'que referentibus; accesserunt Vindelicia et Noricum ejusdem auctoris. Lugd. 1616. 1 vol. fol.

Ejusdem. Italia antiqua. Lugd. 1624. 2 v. in-folio.

Ejusdem. Sicilia antiqua. Lugd. 1619. 1 vol. in-folio.

Goropii Beccani (Jo.) Opera miscellanea, nempè Hermathena, Hyerogliphica, vertumnus, gallica, francica, hispania. Antw. 1580. in-folio.

Ejusdem. Notationes quædam de origine et antiquitate gentis et linguæ Cimbricæ, seu Germanicæ è libro superiore cum Taciti Germaniâ. 1580 et 1617. 8.°

Hickesii (Georgii.) Linguarum veterum Septentrionalium Thezaurus Grammatico-criticus et archæologicus continens institutiones grammaticas anglo-saxonicas et mæso-gothicas, institutiones franco-theotiscas, grammaticam islandicam Runolphi Jonæ, dissertationem epistolarem de antiquæ litteraturæ septentrionalis utilitate numismata anglo-saxonica et anglo-danica illustrata ab Andræa Fountaine, Catalogum librorum veterum septentrionalium ab Humfr. Wanley Digestum. Oxonii, 1705. 2 vol. in-folio.

Præfati G. Hickesii. Linguarum Septentr. Thesauri grammatico-critici et archæologici conspectus brevis a Guill. Wottone, cum notis aliquot et appendice ad notas, Lond. 1708. 8.°

Leibnitii (G. G.) Opera omnia edente Dutens. Genev. 1768. 6 vol. 4.°

V. Essai sur les antiquités du Nord, page 57-74.

Lhuyd (Edward.) Archæologia Britannica giving some additional accounts to what has been hitherto published of the languages, histories and customs of the original inhabitants of great Britain; from collections and observations in travels through Wales, Cornwal, Bas-Bretagne, Ireland, and Scotland. Oxford, 1707. 1 vol. in-folio.

Loccenii (Jo.) Antiquitatum sueo-gothicarum cum hujus ævi moribus ac ritibus indigenis comparatarum, libri 13, ed. tertia. Upsal. 1670. 8.°

Macpherson (John.) Critical Dissertation on the origin, antiquities, language, governement, manners, and Relligion of the ancients Caledonians, 1 vol. 4.°

Parsons (James.) Remains of Japhet being historical enquiries into the affinity and origin of the European Languages. London, 1767. 4.°

Pezron (Paul.) Antiquité (l') des tems rétablie et défendue contre les Juifs et les nouveaux chronologistes. Paris, 1687. 4.°

Price (Guil.) Archæologia Cornu-Britannica. 1 v. 4.°

Schill (Joan. Dav.) Nomenclator Philologus, explicans verborum difficiliorum etymologias, origines, proprietates et differentias, variarum que gentium antiquitates, ritus, etc. Isnaci, 1682. 8.°

Sperlingii (Othonis.) De nummo suecico æreo. Hafniæ. 4.°

Ejusdem. De nummis non cusis tum veterum tum recentiorum. Amst. 1700. 4.°

Ejusdem. De nummorum Bracteatorum et Cavorum nostræ ac superioris ætatis origine et progressu. Lubec, 1700. 4.°

Ejusdem. De crepidis veterum vid. tom. 9. Antiquitatum græcarum Gronovii, 1701.

Stiernhielmii (Georgii.) Anti-Cluverius opus posth. Edit. Joh. Hadorphius. Holm. 1685. 8.°

Acta Eruditorum. Lips. 120 vol. 4.°

Miscellanea Berolinensia ad incrementum scientiarum edita Berol. 1710. 7 vol. 4.°

SCIENCE ÉTYMOLOGIQUE.

Bibliandri (Theod.) De ratione communi omnium linguarum commentarius, cui annexa est compendiaria explicatio doctrinæ rectè beatèque vivendi, et religionis omnium gentium atque populorum Tiguri 1548. 4.°

Borrichii (Olai.) De causis linguarum dissertatio. 1 vol.

Chæradami (Joan.) Lexicopator etymon ex variis doctissimorum virorum lucubrationibus congestum. Parisiis, 1543. in-folio.

Coldingii (Pauli Jani.) Etymologicum latinum, cum interpretatione Danicâ. Rostochii, 1622. in-folio.

Cohen de Lara (Davidis.) De Convenientiâ vocabulorum rabinicorum cum græcis et quibusdam aliis linguis Europæis. Amst. 1638. 4.°

Crinesii (Christ.) Discursus de confusione linguarum, tum Orientalium, hebraïcæ, chaldaicæ, syriacæ, scripturæ samariticæ, arabicæ, persicæ, latinæ, italicæ, gallicæ, hispanicæ; statuens he-

braïcam omnium esse primam. Noricergæ. 1629. in-4°.

Crucigeri (Georgii) Harmonia linguarum quatuor cardinalium, hebraïcæ, græcæ, latinæ et germanicæ. Francf. 1616. fol.

Desbrosses. Traité de la formation méchanique des langues et de l'etymologie. 2 vol. in-12. 1765.

Diecmanni Specimen glossarii quod Rhabano Mauro inscribitur illustrati. Bremæ. 1721. 4°.

Eccardi (Joh. Georg.) Historia studii etymologici, linguæ germanicæ hactenus impensi ; ubi scriptores plerique recensentur et dijudicantur, qui in origines et antiquitates linguæ teutonicæ, saxonicæ, belgicæ, danicæ, suecicæ, etc. inquisiverunt, etc. Hanoveræ. 1711. 1 vol. 8°.

Falco (Bened. de) De origine hebraïcarum, græcarum et latinarum litterarum, deque numeris omnibus libellus. Neapoli. 1520. 4°.

Fungeri (Johan.) Etymologicum latinum et græcum, ex diversis scriptoribus collectum, antiquitatibus et animadversionibus passim respersum ; vocabulis insuper iis quæ transierunt ex linguis sacris in jus latinitatis locupletatum. Francf. 1605. 8°.

Gebelin (Court de) Histoire du monde primitif. 9 vol. 4°.

Gelenii (Sigismundi) Lexicum symphonum, quo quatuor linguarum Europæ familiarium, scilicet latinæ, germaniæ, græcæ ac slavoniæ concordia consonantiaque indicatur. Bas. 1537. 4°.

Guischart (Et.) Harmonie étymologique des langues, où se démontre, par plusieurs antiquités, que tou-

tes les langues sont descendues de l'hébraïque; seconde édit. Paris. 1619. 8°.

Heerwate (Hen. Phi.) Scrutinium philologicum ex sal glassii philologicâ erutum. Francf. 1659. 8°.

Isidori (Sancti) Hispalensis episcopi opera omnia quæ extant partim aliquando virorum doctissimorum laboribus edita, partim nunc primum exscripta, et ad vetustissima Pauli Patavii, Papirii Massoni, et aliorum exemplaria accuratiùs quam anteà emendata, per Jac. Dubreul. Col. 1617. 1 v. f°.

Laubani (Mel.) etymologiæ verborum græcorum libri duo. Heydelbergæ 1611. 8°.

Martini (Mathiæ) lexicon philologicum præcipuè etymologicum et sacrum, in quo latinæ et à latinis autoribus usurpatæ, tùm puræ, tùm barbaræ voces ex originibus declarantur comparatione linguarum, subinde illustrantur multæque in divinis et humanis litteris difficultates enodantur; editio tertia emendatior et auctior autoris vitâ; accessit ejusdem Cadmus græco-phœnix, id est, etymologicum in quo explicantur et ad suos cadmæos seu orientales fontes reducuntur principes græcæ voces: præterea additur glossarium Isidori emendatum cura Johannis Georgii Grævii: traj. ad Rhenum. 1697. 2 vol. fol.

Maupertuis, réflexions sur l'origine des langues. 1 v.

Minshæi (Johan.) ductor in linguas, cum illarum harmoniâ, et etymologii in his undecim linguis, scilicet anglicâ, cambro-britannicâ, belgicâ, germanicâ, gallicâ, italicâ, hispanicâ, lusitanicâ, latinâ, græcâ et hebræâ. Lond. 1617. fol.

Ejusdem emendatio, vel à mendis expurgatio, seu

augmentatio sui ductoris in linguas. Lond. 1626. fol.
Mithridatis, De differentiis linguarum dissertatio. 1 v.
Muihlius, de origine linguarum, Chil. 1692. 8o.
Neuhusii (Reineri) Synopsis etymologica, sive de originibus linguæ latinæ, libellus; accessit ejusdem centuria epigrammatum ad amicos. Amst. Joh. Jansson. 1652. in-12.
Passeratii (Joh.) De litterarum inter se cognatione ac permutatione liber Parisiis. 1606. 8o.
Prasch, De origine germanicâ linguæ latinæ. Ratis. 1684 et 1689. 4°.
Scaligeri (Julii Cæsaris). De causis linguæ latinæ, libri XIII. 1580, in-8°.
Schœvii (Henrici.) Dissertationes philologicæ quinque de origine linguarum et linguâ primogeniâ, de confusione linguarum, earum immutatione, et an sint a naturâ; Stetini, 1652, 4°.
Ejusdem. Sperlingii oth. De summè regio nomine et titulo septentrionalibus et germanis omnibus et aliis usitato *Konning*, et de ejus apud Danos origine potestate et majestate comm. Hafniæ, 1707, in-4°.
Sylburgii (Frid.) Etymologicon magnum græcum perpetuis notis illustratum. 1563. fo.
Vossii (Ger. Joan.) Etymologicon linguæ latinæ, præfigitur ejusdem de litterarum permutatione tractatus; edit. nova quàm plurimis Is. Vossii observationibus aucta. Amst. 1695, in-fol.

LANGUES.

ANGLAIS.

Bayley (Nic.) Dictionarium britannicum quo continentur etyma verborum tùm sermonis consueti, tùm quarumcumque artium et scientiarum edit. secunda ab eodem aucta. Lond. 1736, in-fol.

Blount (Thom.) glossographia, sive dictionarium Anglicæ linguæ etymologicum, Lond. 1670. 8o.

Cotgrave (Rzandle) a french and english dictionary, with another english and french published by James Howel esq. Lond. 1660. 1 v. fol.

Holyoke (Thom.) A large dictionary, id est magnum Dictionarium tribus constans partibus, prima complectitur dictionarium latino-anglicum; secunda lexicon philologicum et dictionarium etymologicum, in quo voces latinæ, puræ et barbaræ, et quam multa vocabula anglicana ex originibus declarantur; et dictiones hebrææ et græcæ syntaxisque singulorum verborum adjiciuntur; cum explanatione ponderum, mensurarum, et monetarum veterum, et catalogo populorum et locorum britanniæ antiquæ; tertia denique dictionarium latino-anglicum historico-geographico-poëticum. Lond. 1676 et 1677, in-fol.

Lemon. Dictionnaire étymologique anglais, contenant les étymologies grecques et latines et les origines saxones, 1783, 1 vol. 4°.

Philippes (Edw.) The new world of words ; Novus orbis verborum sive dictionarium universale vocum anglicanæ linguæ, quarum etymologia explicatur

ex variis linguis ; cum definitionibus vocum quæ ad artes et scientias pertinent ; ed. sexta aucta per Joh. Kersey. Lond. 1706, in-fol.

Skinner (Steph.) Etymologicon linguæ anglicanæ seu explicatio vocum anglicarum etymologica ex propriis fontibus scilicet ex linguis duodecim , anglo-saxonicâ seu anglicâ priscâ : runicâ aliàs gothicâ aut cimbricâ vel danicâ antiquâ , franco-theotiscâ seu teutonicâ vetere , danicâ recentiori , belgicâ , teutonicâ recentiori , cambro britannicâ , franco-gallicâ , italicâ , hispanicâ , latinâ et græcâ. Lond. 1671 , in-fol.

Antiquæ linguæ britannicæ nunc vulgò dictæ cambro-britannicæ , a suis cymracæ vel cambricæ , ab aliis wallicæ , et linguæ latinæ , dictionarium duplex , etc. Lond. 1632 , 1 vol. in-fol.

Glossographia anglicana nova ; seu dictionarium quo difficiliora quæque verba , quæ solent ab anglis usurpari , cum etymis explicantur anglicè. Lond. 1707. in-8°.

ANGLOSAXON.

AElfrici. Heptateuchus anglo-saxonicè ex m.is editus ab ed. Thwaiter. Oxf. 1698. 4°.

Ejusdem , Homilia paschalis de corpore et sanguine christi sax. et lat. ed. Whelow , 1644 , in-fol.

Ejusdem , Gram. anglo-saxonica et dictionarium anglo-saxonicum ed. Guil. Somnero. Oxf. 1639, in-fol.

Bensonii (Thomæ). Vocabularium anglo-saxonicum. Oxf. in-8°.

Casauboni (Merci Isaaci filii). De quatuor linguis commentationis pars prior quæ de linguâ hebraicâ et

et de linguâ anglicâ vetere, sive saxonicâ tractatus. Lond. 1650, in-8°.

Lye (Edward.) Dictionarium saxonico et gothico-latinum ; accedunt fragmenta versionis ulphilanæ et opuscula quædam anglo-saxonica, cum Owen Manningii grammaticâ utriusque linguæ. Oxon. 1772, 2 vol. in-fol.

Somneri. Dictionarium anglo-saxonicum ed. à Benson. Oxon. 1701, in-8°.

BASQUE.

Echave (Barthazar de). Discursos de la antiguedad, de la lengua Cantabra Bascongada, 1607, 1 vol 4°.

Mariet. Grammatica escuaraz e a francerez composatua francez Hitzcunça Ikhasi nahi dutenen faboretan. Bayonne, 1741, in-12.

De l'antiquité et de l'universalité de la langue basque. 1 vol. in-8°.

BELGE.

Reizii (Gul. Othonii.) Belga græcisans. 1750, 1 vol. in-8°.

Mylii (Ab van der.) Lingua belgica sive de ejus communitate cum aliis præsertim cum latinâ-græcâ-persicâ ; tum de Illius origine, diffusione, et præstantiâ. Lugd. 1612, 4°.

BOHEME.

Constantii (Pauli.) Grammatica linguæ Bohemicæ, 1732. 1 vol. in-12.

Reschilii (Thomæ.) Dictionarium Bohemico-latinum juxta dictionarium Petri Dasypodii interpretatum. Olomucii, 1562. 4.°

Grammatica linguæ Bohemicæ. Edit. quarta. Prag. 1739. 1 vol. 8.°

BRETON.

Pelletier. (Dom Louis le) Dictionnaire de la langue Bretonne. Paris, 1752. 1 vol. in-folio.

Quiquer (G.) Dictionnaire et Colloques Français-Bretons, dern. édition, corrigée et augmentée. Quimper, 1722. in-12.

Richard (Thomæ.) Antiquæ linguæ Britannicæ thesaurus. 1753. 1 vol. 8.°

Dictionnaire français-breton ou français-celtique, du dialecte de Vannes, etc. Par M. L. A.*** Leide, 1744. 1 vol. 8.°

CELTE.

Bacon Tacon (P. J. J.) Recherches sur les origines celtiques, principalement sur celles du Bugey, considérées comme berceau du Delta celtique. Paris, an VI, 1798. 2 vol. 8.°

Brigant (le). Elémens de la langue des Celtes Gomérites ou Bretons. 1 vol. 8.°

Bullet. Mémoires sur la langue Celtique. 2 vol. in-fol.

Pezron (Dan.) Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois. Paris, 1703. 1 vol. 8.°

Rostrenen (Grégoire de). Grammaire française-celtique ou française-bretonne, première édition. Rennes, 1728. 8.°

Idem. Dictionnaire français-celtique ou français-breton. Rennes, 1732. 4.°

Shart(Guill.) Analyse de la langue gallique ou iberno-celtique, 1778.

Scrieckii. Origines Celticæ. Ypres, 1614. in-folio.

Trippault (Léon.) Celt-Hellénisme ou Etymologie des mots français tirés du grec, et les preuves en général de la descente de notre langue. Orléans, 1580.

Collection of lettres in which the usefulness of the Celtick is instanced, etc. Edimb. 1739. 8.°

DANOIS, SUÉDOIS.

Aquilonii. Diatribe de convenientiâ linguæ danicæ cum græcâ. Hafniæ, 1630.

Coldingii (Poli Jani.) Dictionarium Herlovianum Danico-latinum desumptum ex etymoligico latino. Hafniæ, 1626. 8.°

Ericii Pontoppidani (Erici.) Gram. danica sive observationes orthographicæ etymologicæ et syntacticæ in linguam danicam. Hafniæ, 1668. 8.°

OElrichs (J.) Daniæ et Sueciæ litteratæ opuscula hist. philolog. theologica. Bremæ, 1774. 1 vol. 8.°

Sahlstedt (Ab.) Dictionarium Suecicum, cum interpretatione latinâ, jussu S:æ R:æ M:tis concinnatam. Stockolm, 1773. 4.°

Sperlingii (Oth.) De Danicæ linguæ et nominis antiquâ gloriâ et prærogativâ inter Septentrionales commentariolus. Hafniæ, 1694. 4.°

Verelii (Olai) index linguæ veteris scytho scandicæ, sive gothicæ operâ olai Rudbekii editus. Ups. 1691. f.

Ullgrunds (Sv.) dissertatio de dialectis linguæ suiogothicæ. Voy. Ihre, au mot *Fela*.

Vulcanii De litteris et linguâ Gothorum; accesserunt specimina variarum linguarum. 1597. 1 vol. 8°.

Wirlovii (Petri.) Spicilegium Arctoum sive observationes miscellaneæ, historiam, antiquitates, et imprimis linguam Daniæ regionumque vicinarum attingentes. Hafniæ, 1695. 8.°

Wormii (Olai.) Danica litteratura antiquissima sive gothica. 1651. in-folio.

Liber alphabeticus linguæ suedicæ, sive runicæ. Upsal. 1624. 8.°

Recueil de thèses sur les langues gothique, suédoise, etc. 1742. 1 vol. 8°.

Vocabularium ad usum dacorum, cum vulgari interpretatione; editio auctior, cui accesserunt capitula de abbreviationibus quarumdam dictionum, quarum usus frequens est apud oratores et historicos, de diversis plantis, de gemmis, de libris, de nominibus consanguinitatis, affinitatis, conjunctionis carnalis prohibitæ, spiritualis, cognationis et legalis adoptionis. Leips. 1518. 4°.

Variarum rerum vocabula latina cum Suecicâ et Finnonicâ interpretatione; editio auctior. Holmiæ, 1644. 8.°

EPIROTES.

Blanchi (R. D. Fran.) Epirotæ dictionarium latino-epiroticum, cum nonnullis usitationibus loquendi formulis. Romæ. 1635. 8°.

ESCLAVON.

Frisch (Jean) Historia linguæ sclavonicæ continuata quatuor capitibus :

1°. De origine characteris Cyrillici speciatim ;
2°. De cultura linguæ sclavonicæ beneficio hujus characteris ;
3°. De typis novis Sclavonico-Moscovitis ;
4°. De dialecto russico, tanquam filiâ linguæ sclavonicæ. Accessit in ære sculptus conspectus figurarum characteris sclavonici, novi que russici, etc. 1727. 1 vol. 4°.

Abecedarium slavonicum, cum diversis precibus ad exercitationem collectis Romæ. 1629. 8°.

Dictionarium slavonico-russicum. 1643. 4°.

FRANCAIS.

Bernadeau (P.) Antiquités bordelaises, ou tableau historique de Bordeaux, etc. Bordeaux. 1797. 1. vol. 8°.

Bernières (Jules César de) Etymologie des mots français qui tirent leur origine de la langue grecque, en forme de dictionaire. Paris. 1664. in-12.

Borel (P.) médecin, Trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises, réduites en ordre alphabétique, enrichi de beaucoup d'origines, épithaphes, et de beaucoup de mots de la langue Thyoise ou theuth-franque. Paris. 1655. 4°.

Fauchet (Claude) OEuvres complettes, nouv. édit. revue, corrigée et augmentée. Paris. 1610. 1 v. 4°.

Fleury de Bellingen, Etymologie ou explication des proverbes français divisés en trois livres, avec une table de tous les proverbes contenus en ce traité. Lahaye. 1656. in-12.

Gui Barozay, Noëls bourguignons, 4e. édit. par M. de la Monnoie. à Dioni. 1720. 1 vol. 8°.

Lacurne St.-Palaye, Glossaire de l'ancienne langue française, depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV. 1 v. fol.

N. B. Ce recueil contient 147 vol. fol. manuscrits.

Latour d'Auvergne Corret, Origines gauloises, celles des plus anciens peuples de l'Europe, puisées dans leur vraie source, ou recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-Bretons de l'Armorique, etc. Paris. an 5 de la Rep. fr. 1 vol. 8°.

Menage. Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris, 1750, 2 vol. in-fol.

Pasquier (Et.) Recherches de la France. Paris, 1643, 1 vol. in-fol.

Le Castoiement ou Instructions d'un père à son fils; Ouvrage moral en vers, composé dans le treizième siècle. Suivi de quelques pièces historiques et morales aussi en vers et du même siècle. Le tout précédé d'une dissertation sur la langue des Celtes, avec quelques nouvelles observations sur les étymologies. Lauzanne, et Paris. 1760, 1 vol.

C. B. Dictionnaire étymologique ou Racines des plus beaux mots que la langue françaîse a empruntés des autres qui sont originelles. Genève, 1666, in-12.

GERMAIN.

Becmani (Christ.) Manuductio ad linguam latinam; accessêre etyma nominum aliquot propriorum Germanorum ad priscas origines restituta à Mar-

tino Luthero et Arn. Clapmarii nobile triennium. Witebergæ, 1611, in-8°.

Dasypodii. Dictionarium latino-germanicum. Argent. 1536, in-4°.

Frisch (Jean-Léonard.) Dictionaire allemand-latin, avec des remarques étymologiques, 2 vol. 4°.

Frischlini (Nicod.) Nomenclator trilinguis græco-latino-germanicus novâ quâdam methodo secundum cathegorias Aristotelis concinnatus. Francf. 1594, in-8°.

Frisii. Lexicon latino-germanicum. Tig. 1556, in-8°.

Haltans (Christ. Gotleb.) Glossarium Germanicum medii ævi, maximam partem è diplomatibus multis et aliis monumentis etc., adornatum. Lips. 1758, 2 vol. in-fol.

Helvigii (Andreæ) Etymologiæ sive origines dictionum germanicarum ex tribus eruditæ antiquitatis linguis, latinâ, græcâ et hebræâ derivatarum. Francf. 1611, in-8°.

Hungeri (Wolf.) Linguæ germanicæ vindicatio contra exoticas quasdam etymologias sive in Caroli Bouilli vocum gallicanarum tabulas notæ. Argent. 1586, in-8°.

Morhofii (Dan. Georg.) Disquisitiones de linguâ et poësi germanorum earumque ortu, progressu et legibus; ubi simul de aliarum gentium rythmicâ poësi disseritur Germ. 1682.

Richey. Idioticon Hamburgense. Hamb. 1755, 8°.

Scherzii (Joannis Georg.) Glossarium germanicum medii ævi, potissimum dialecti suecici, Ed Jeremias Jac. Oberlinus. 1781 et 1784. 2 vol. fol.

Schottelii (Justi Georgii) Opus de linguâ germanicâ, quo ejus origo, geminitas, antiquitas, ubertas, incomparabilitas ostenduntur, germanicè et latinè. Brunsw. 1663. 4°.

Strodtmann Idioticon onasbrugense. Lips. 1756. 8°.

Versuch eines bremischnieder saechsischen woerterbuchs. Brem. 1767. 8°.

Wachteri (Jo. Georg.) Glossarium germanicum continens origines et antiquitates totius linguæ germanicæ et omnium penè vocabulorum vigentium et desitorum. Leips. 1737. fol.

GOTHIQUE.

Biorneri, Cogitationes criticæ philologicæ de orthographiâ linguarum suio-gothicarum. Holmiæ. 1742.

Ihre (Joh.) Glossarium suio-gothicum. Upsal. 1769. 2 vol. fol.

In præfatum glossarium, Sahlstedt (Ab) observationes. Holmiæ. 1773. 8°.

Loccenii (Joan.) Lexicon juris suio-gothici, sive interpretatio alphabetica obscurarum dictionum in legibus suio-gothicis, edit. tertia; accessit appendix verborum gotho-teutonicorum juris feudalis. Holm. 1674. 4°.

Renferdii (Jacobi) Epistola de origine et significatu vocis *atta* antiquissimæ, quâ non modo Gothi, Germani, aliique populi olim *patrem* designarunt, sed ipsi imprimis Frizii. Francqueræ. 1688. 8°.

Rudbeckii (Olai) Specimen usûs linguæ gothicæ, in eruendis atque illustrandis obscurissimis, quibusvis sacræ scripturæ locis : additâ analogiâ linguæ gothicæ

gothicæ cum sinicâ, nec non finnonicæ cum hungarica. Ups. 1767. 1 v. 4°.

Schoettgen de antiquissimis linguæ germanicæ monumentis gothico-theotiscis. Starg. 1723. 4°.

Spegel (Hag.) Glossarium sueco-gothicum, seu dictionarium sueco-latino-anglo-gallicum. Londres. 1712. 4°.

Verelii (Olai) Hervarar - saga; accedit glossarium gothico-latinum. Ups. 1671. 1 vol. fol.

GREC.

Ducange (Charles Dufresne.) Glossaire de la langue grecque du moyen âge. Lyon, 1688. 2 vol. in-folio.

Etienne (Henry.) Traité de la conformité du français avec le grec. 1569. 1 vol. 8.°

Lennep (Jo. Dan. à). Etymologicon linguœ græcæ sive observ. ad singulas verborum nominumque stirpes. Ed. Everardo Scheidio, cujus præmissa sunt quoque prolegomena de linguâ latinâ, ope linguæ græcæ illustrandâ adjectusque est index etymologicus præcipuarum vocum latinarum Trajecti ad Rhenum. 1790. 2 vol. 8.°

Ad Præfati Lennep (Jo. Dan.) Etymologicon observationes L. C. Valkenaerii academicæ quibus via munitur ad origines græcas investigandas lexicorumque defectus resarciendos. Ed. Ev. Scheidio, Traj. ad Rhenum. 1790. 1 vol. 8.°

Fundamenta linguæ græcæ, quæ sunt tanquam epitome lexici et etymologici græci in usum scholæ Bremensis. Bremæ, 1616. in-8.°

GROENLANDOIS.

Egedis (Pauli.) Gramm. groenlandico-danico-latina. 1760.

Ejusdem. Dictionnarium groenlandico-danico-latinum. 1750.

ILLYRIEN.

Cassii (Bartholomæi.) Institutionum linguæ illyricæ libri duo. Romæ, 1604. 8.°

Abecedarium illyricæ hyeronymianum habens correspondentes caracteres cyrillianos seu servianos et latinos cum diversis precibus. Romæ. 8°.

ISLANDAIS.

Erici (J.) Islandici tentamen philologico-antiquarium quo nomina propria et cognomina veterum septentrionalium, monumentorum antiquorum, imprimis Islandicorum ope, leviter illustrantur. Hafniæ, 1753. 1 vol. 8.°

Gudmundi (Andreæ.) Lexicon Islandicum sive Gothicæ runæ vel linguæ septentrionalis dictionarium, in lucem productum per Petrum Jos. Resenium. 4.°

Resenii. Dictionarium Islandicum. 1683. 4.°

Runolphi (Jonæ.) Grammatica Islandica. Hafniæ, 1651.

Thorlacii (Gislai.) Islandici linguæ septentrionalis elementa tribus assertionibus adstructa. Hafniæ, 1651. 4.°

LAPON.

Didaci Colladi. Ars Grammaticæ laponicæ linguæ. Romæ, 1632. 5 vol. 4.°

Ejusdem. Dictionarium sive Thesaurus linguæ laponicæ compendium. 1632. 1 vol. 4.°

Ganandri (Henr.) Grammatica laponica. 1743. 8.°

Knud Leem. Grammaire lapone d'après le dialecte de la laponie-danoise. Copenhague, 1748. 1 vol.

Lindalh (Erici) et Ohrling (Johan.) Lexicon laponico-sueco-latinum. Holm. 1780. 1 vol. 4.°

Sajnovicks (Joan.) Demonstratio idioma hungarorum et laponum idem esse. Hafniæ, 1770.

LATIN.

Ducange (Charles Dufresne) et Carpentier. Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis. Paris, 1736. 1 vol. in-folio.

Postelli (Guill.) De Phænicum litteris seu de prisco latino charactere ejusque antiquissima origine et usu commentatiuncula. Parisiis, 1552. in-12.

Spelmanni (Henrici.) Glossarium archæologicum continens latino-barbara, peregrina, obsoleta et novatæ significationis vocabula scholiis et comment. illustratum. Lond. 1664. in-folio.

POLONAIS.

Monetæ (Joh.) Enchiridium Polonicum. 1758. 1 vol. 8.°

PRUSSIEN.

Bock. Idioticon prussicum ou Esquisse d'un dictionnaire prussien. 1 vol. 8.°

PUNIQUE.

Reinesii (Thomæ) Ιστορουμενα linguæ punicæ, errori populari arabicam et punicam esse eamdem opposita; edita à Tobiâ Seifarto. Altemburgi. 1637. in-4°.

RUSSE.

Ludolphi (Henrici Will.) grammatica russica continens fundamenta russicæ linguæ et manuductionem ad grammaticam slavonicam, additi sunt in formâ dialogorum communiores modi loquendi, germa-

nicè ac latinè explicati cum vocabulario rerum naturalium. Oxonii 1696. 8°.

SCYTHE.

Belii (Mathiæ) De vetere litteraturâ hunno-scythicâ exercitatio. 1718. 1 vol. 4°.

SUISSE.

Dictionnaire suisse , 1er. vol. franc. suisse. 2e. vol. suisse franc. Basle. 1754. 2 vol. 4°.

TEUTON.

Claubergii (Joh.) Ars etymologica teutonica. Amst. 1691. 4°.

Girardi de Schuerens. Teutonista Col. 1477.

Kiliani Dufflæi (Corn.) Etymologicum teutonicæ linguæ , sive dictionarium teutonico-latinum ed. quarta , aucta à Lud. Pottero. Ultrajecti. 1623. 8°.

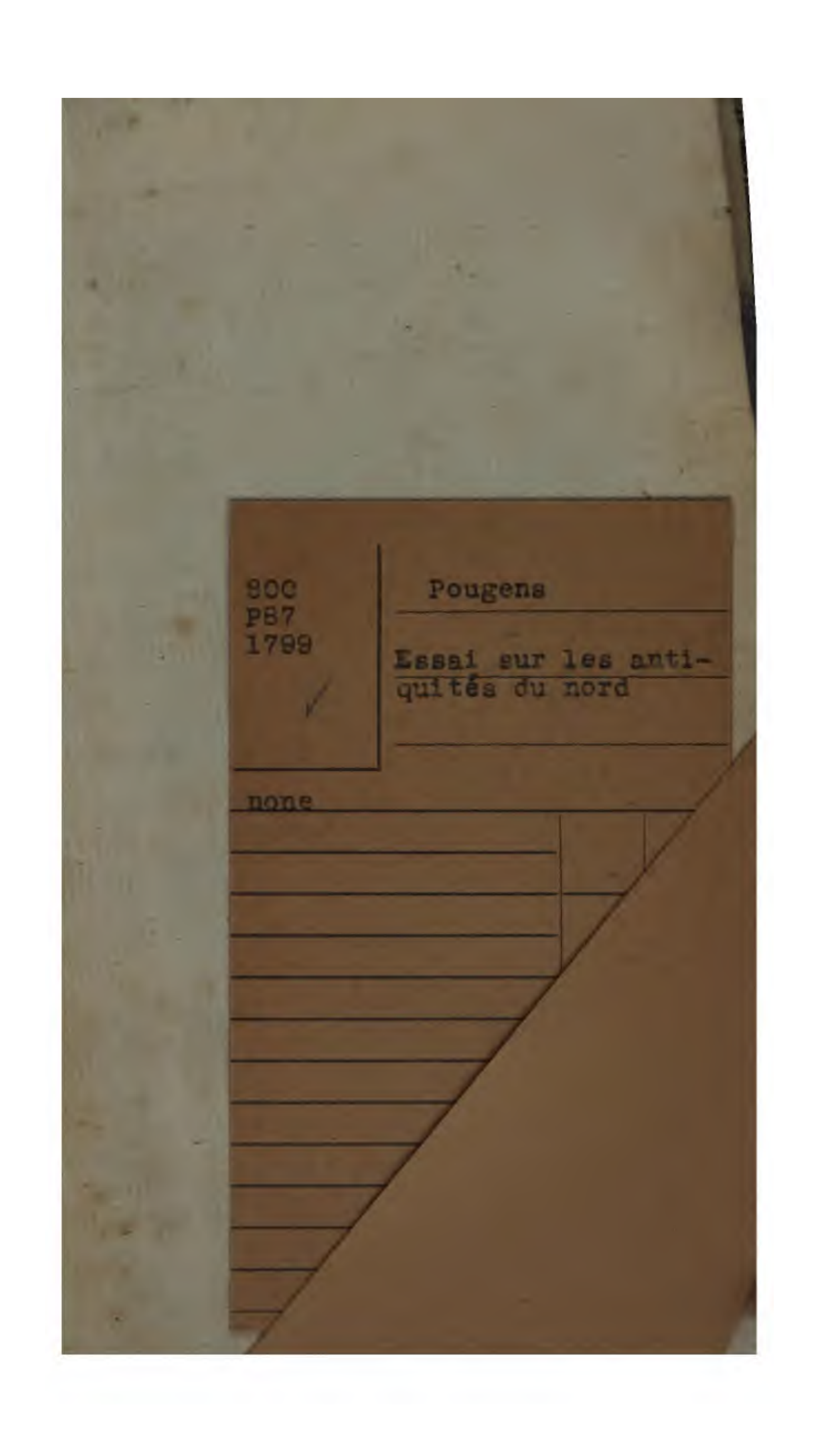
Kilianus auctus, seu dictionarium teutonico-latino-gallicum ; accesserunt interpretatio vocum gallica, accentuum notæ, ingens auctarium vocum bellicarum , et Lud. Potteri libelli duo, primus de propriorum utriusque sexûs hominum germanicorum originibus, etymis ac significationibus , secundus de animalium nomenclaturâ. Amst. 1642. 8o.

Reyheri (Andr.) Thesaurus sermonis latini , sive theatrum romano-teutonicum , omnia ferè utriusque linguæ vocabula exhibens. Gotha. 1668. 3 v. 8°.

Pontani (Jacobi) Heidelbergensis. Grammatica latino-teutonica. Darmstadii. 1624. 8°.

Schilteri (Johannis) Thesaurus antiquitatum teutonicarum, ecclesiasticarum, civilium, litterariarum. Ulmæ. 1728. 3 vol. fol.

Glossarium theotiscum subjunctum M. Gerberti itinerario alemannico italico et gallico. *Voy.* Arna



90C
P87
1799
Pougens
Essai sur les anti-
quités du nord
none

